

JOURNAL DE 20 PAGES : 5 CENTS

Le Samedi

VOL. I. - NO. 11.

MONTREAL, 24 AOUT 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.

UN SAMEDI EN FAMILLE A L'ILE STE-HELENE



ON PART JOYEUX.



ON REVIENT PITEUX.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR : LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

UN AN, - - \$2.50. — SIX MOIS, - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 60 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 24 AOUT 1889.

CHASSE SPLEEN

L'amour est aveugle ; c'est pourquoi les amoureux ne songent jamais à allumer le gaz.

La haine est plus sincère que l'amitié. Si vous voulez vous connaître, écoutez vos ennemis.

Les douces ondulations d'un mouchoir en dentelle ont fait périr plus de monde que les vagues de la mer.

Ma chère enfant, ne jetez jamais votre encrier sur l'œil de votre professeur, vous ferez injure à sa pupille.

L'amitié n'a pas de prix, dit-on. Ce n'est pas exact, entre hommes elle coûte une bouteille de bière et quelquefois une demi-bouteille de champagne.

Nous sommes à l'époque où les partis d'excursionnistes qui vont camper ont déjà ramé cinq milles avant de s'apercevoir qu'ils ont laissé le baril de bière sur la grève.

Les panégéristes de Washington lui attribuent deux qualités contradictoires. On prétend qu'il n'a jamais dit un mensonge de sa vie et on affirme qu'il avait une grande passion pour la pêche.

Le caissier d'une grande maison de plombier vient de filer avec un déficit, accumulé depuis bien des années, de \$25,000. Rien d'étonnant que cette maison en ait perdu sa clientèle, puisqu'il y avait du coulage même dans ses livres.

Jeune fille de la ville qui a fait la folie d'épouser un cultivateur :
— Tous ces œufs frais sont mous ; Julie, allez donc à la grange me chercher un œuf dur.

— Ta femme a fait son cours dans un des grands couvents Européens ? Combien de langues maîtrise-t-elle ?
— Elle n'en maîtrise qu'une ; mais c'est une rodeuse.

— Ah ! les menteurs ! disait Philibert en se retirant à demi mort d'un canal creusé dans la rue, ils osent mettre l'affiche : *Rue fermée !* Il n'y a que celle-là d'ouverte.

Au cours d'agriculture :

— Quel est le meilleur moment pour cueillir les pommes ?
— Monsieur, c'est quand le fermier a le dos tourné et que le gros chien n'est pas dans le jardin.

En mer :

La femme, à son mari malade du mal de mer : — Tu n'es pas mieux ? Désires-tu quelque chose ?

Le mari. — Oui, je veux la terre.

A l'autel.

Le prêtre officiant :

— Madeleine Corné, prenez-vous Joseph Mariton pour époux ?
Madeline. — S'il vous plaît, monsieur.

A la maison de pension :

— Julie, passez moi le beurre.

— Il n'y en a plus, monsieur.

— Je le croyais assez fort pour résister plus longtemps que cela.

— Comment vont les jeunes mariés ?

La belle-mère. — Superbement. Ils ont toutes les chances. Mon gendre vient de s'engager dans la fabrique de poudre de Belœil à \$75.00 par semaine et s'il est tué, ma fille a droit à \$6,000 d'indemnité.

Homme d'affaires anglais qui veut empêcher un jeune avocat canadien-français de fréquenter sa fille. — C'est vous vouloir marier ma fille, hein ! C'est moi va mettre un *check* à vous.

L'avocat. — Oh ! merci, monsieur ; mais je n'accepterai le *chèque* qu'une fois que nous serons mariés.

De Gormo. — Quoi, votre engagement avec la charmante mademoiselle Ecclesine est brisé ?

Montrart. — Oui, hélas ! elle est perdue pour moi à tout jamais.

De Gormo. — Sans espoir de la reconquérir ?

Montrart. — Sans espoir ! Son père est ruiné.

Entre jeunes filles :

— Moi, je remercie Ève tous les jours d'avoir mangé de la pomme.

— Pourquoi cela ?

— Il y a tant de bonheur à essayer une robe neuve qui fait bien !

Entre acteurs :

— Je suis content de ma journée ; je viens de prendre un engagement à l'Académie de Musique.

— Oui ! chançard ! Un bon salaire ?

— Pas de salaire ; mais dans la pièce qu'on joue, il y a un repas à prendre et c'est moi qui le mange.

Le médecin à sa patiente, une élégante. — Vous ne releverez jamais avec une telle atmosphère. Ouvrez vos persiennes, faites entrer du soleil dans la chambre.

La patiente. — Vous n'y pensez pas ; mon ameublement n'est fait que pour le demi-jour. C'est de mauvais goût, vous savez, le soleil dans les appartements.

— La charité, madame, s'il vous plaît ; c'est la première fois que je puis sortir depuis un an.

— Prenez, pauvre homme. Où demeurez-vous ?

— Je n'ai pas de chez nous, madame !

— Mais puisque vous sortez pour la première fois depuis un an ?

— J'étais au pénitencier.

Dans les chars urbains :

Un nouvel arrivé à un monsieur qui s'étend sur quatre sièges quand les voyageurs sont debout. — Je voudrais vous poser une question ?

Le voyageur à l'aise. — Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

Le nouvel arrivé. — Où achetez-vous votre tonique pour les nerfs ?

Au pénitencier :

Nouvel venu. — Tiens te voilà ici, Baptiste ? Je t'avais perdu de vue. Pourquoi est-tu condamné ?

Baptiste. — Pour avoir volé chez mon bourgeois dans la nuit.

Nouvel venu. — Si c'était à recommencer, je suis sûr que tu ne suivrais pas le même chemin.

Baptiste. — Je ne pense pas. Je tuerais d'abord la servante qui avait été seule à me voir.

LA CHANSON DU TÉLÉPHONE

(Pour le SAMEDI)

Nous y ajouterions volontiers l'air ; mais elle est trop jeune pour en avoir un.

I

Je suis la fille au téléphone ;
C'est moi qui réponds quand on sonne
Et qui reçoit tous les hellos.
Ting é ling, ling ; ting é ling, ligne.
Reine de tous les numéros
Que mon cher public me désigne,
Je dois sans trêve ni repos
Présider à tous les propos
Qui se promènent sur la ligne,
Sans manquer au huis-clos.

II

Je suis là, semaine et dimanche,
Le jour la nuit, mais en revanche
Je connais les faibles de tous,
Ting é ling, ling, ting é ling, ligne.
Je ris bien des amoureux fous,
Toujours présents au moindre signe ;
En suivant le nombre de coups,
Je sais l'humeur ou le courroux
D'un monsieur pressé qui trépigne
Ou d'un mari jaloux.

III

C'est une place sans pareille
Non pas pour l'œil ; mais pour l'oreille.
Pour moi chacun a son dossier.
Ting é ling, ling, ting é ling, ligne.
Je ferais un volume entier
De ce que sans bruit je consigne.
J'ai tantôt un chant de ramier,
Tantôt un couple chicanier
Qui le long des fils s'égratigne
Pour me désennuyer.

IV

Ne craignez pas que j'en abuse,
Tout simplement cela m'amuse
Sans le moindre inconvénient.
Ting é ling, ling, ting é ling, ligne.
J'aime à servir tout bon client
Sans trop lire entre chaque ligne.
J'aide même à bon escient
La jeune fille confiant
Un petit mot qu'elle souligne,
A son étudiant.

John D. Rockefeller, le chef du grand syndicat qui contrôle tous les puits d'huile de charbon de l'Amérique, a un revenu de neuf millions de piastres par année.

Voici une autre découverte médicale qui fera autant de sensation que celle du Dr. Brown-Sequard. On sait que le Dr. Charcot a constaté que la pendaison (non-consommée naturellement) guérit certaines maladies de l'épine dorsale. Un médecin de New-York a guéri du rhumatisme par le même procédé monsieur Harry Chapman, gérant de théâtre. Ce monsieur souffrait d'une forte sciatique. L'idée vint à son médecin de le pendre en lui attachant un poids considérable aux pieds. Au bout d'une demi-minute la douleur était disparue et il est guéri.

Chez un dentiste :

—C'est-il vrai que vous vous vantez d'arracher les dents sans douleur ?

—Oui, monsieur, c'est vrai.

Après l'opération :

—Sapré chien ! Pour des dents extraites sans douleur, ça fait bigrement mal ! Vous m'avez trompé, bien sûr.

—Quand je dis que j'arrache les dents sans douleur, c'est à moi que ça ne fait pas mal.

ADRESSE UN PEU VAGUE

Au téléphone :

Joffard.—Envoyez-moi un ballot de foin.

Le marchand de foin.—C'est bien ; pour qui ?

Joffard.—C'esthiste ! Ben ! Pour mon cheval. C'est pas pour moi.

MŒURS AMÉRICAINES.

Un mariage à Milwaukee, Mich.

Le juge de paix.—Vous la voulez ?—Oui !

—Vous le voulez ?—Oui.

—Gone.—Two dollars.

FRANCHISE HEROIQUE.

A la porte du Paradis :

St-Pierre.—Parlez vite ; quels sont vos titres ?

Le défunt.—J'ai passé l'été à Vaudreuil.

St-Pierre.—Ce n'est pas une raison.

Le défunt.—Je n'ai caché à personne que je n'ai pas pris de maskinongé.

St-Pierre.—Hum !

Le défunt.—Et je ne me suis pas vanté qu'il pesait 32 livres.

St-Pierre.—Entrez, je vais vous donner une harpe en diamants.

L'ANGLAIS VS. LE FRANÇAIS

Les anglais qui veulent abolir la langue française manquent d'éducation, car après tout, c'est encore la langue la plus cultivée et la plus littéraire de l'Europe. L'anglais est bien la langue des affaires, le français est la langue des cours et le pays qui les possède toutes les deux, devrait s'en enorgueillir au lieu de se tirer les cheveux. Ruskin qui est une bonne autorité anglaise, n'est pas aussi engoué que cela de sa langue. " Chez nous, disait-il, c'est l'écoissais qui a toute la poésie et l'irlandais qui a tout l'esprit, et je ne sais vraiment pas comment Shakespeare a pu faire pour s'en tirer comme il l'a fait, rien qu'avec de l'anglais."

MAUVAIS HAREM

Tout le monde sait que le Shah de Perse fait actuellement le tour de l'Europe. Il était dernièrement en Belgique, en visite au château de Lecken. La Reine des Belges avait appelé toute sa cour pour rendre la réception aussi solennelle que possible.

Le Shah est introduit dans la salle, jette un coup d'œil sur cette brillante réunion de femmes de tous les âges et demande poliment au roi :

—C'est votre harem ?

Le roi dans l'espoir de laisser passer la remarque inaperçue, feint de ne pas comprendre et ne répond pas.

Le Shah reprend en connaisseur :

—Vous devez songer à le renouveler, sans doute ?

COMME L'HOMME EST PETIT !

L'homme, en général, est bouffi d'orgueil, ayant depuis longtemps décrété qu'il connaît tout ou à peu près ; mais s'il voulait se rendre compte de la pratique, il se supprimerait de lui-même plusieurs coudées. Mon ami Brown qui vient d'en subir le procédé me le racontait hier encore de la manière la plus ingénue. Je le trouvais pâle à faire peur et il finit par m'en avouer la raison. " Ce n'est plus un mystère pour personne, me dit-il, que nos femmes font toutes les nuits leur petite tournée dans le gousset de nos pantalons. La mienne n'échappe pas à la loi générale ; mais l'idée m'est venue d'établir une espèce de traité de réciprocité que j'ai voulu mettre en force durant la nuit dernière en allant explorer les poches de robe de ma femme. J'ai peiné trois heures de temps à tourner et retourner sur tous les sens cette infernale machine qui me paraît avoir deux envers et pas d'endroit. Je me suis perdu vingt-cinq fois dans les doublures et les plissures ; mais d'ouverture : point. J'ai perdu la partie et le sommeil avec. Je t'assure que nous sommes peu de chose en face de l'un de ces problèmes vitaux."

BULLETIN DE L'OBSERVATOIRE DE CUPIDON



Beau temps.



Très chaud.



Variable à l'orage.



Dépression subite et cyclone.

MOTS D'ENFANTS

—Quoi ! Tommy ! Tu as enfoncé ta banque et il n'y a plus d'argent !

—Je vais te dire, papa. Tu sais le queteux que nous avons fait déjeuner ce matin, il m'a dit, en voyant ma banque : "Moi aussi, j'en avais une quand j'étais petit ; j'y mettais tous mes sous." Tu comprends, papa, que pour ne pas devenir pauvre comme lui, je ferais mieux de commencer jeune.

Edith avait eu la permission de prendre quatre caramels. Elle en avait pris cinq. Mais le remords la tourmentant, elle demande à sa tante :

—Le bon Dieu a-t-il compté combien j'ai pris de caramels ?

—Oui, ma chère !

Hésitation et malaise d'Edith ; puis prenant un grand parti, elle ajoute :

—Après tout, il ne peut pas faire tant de train pour un petit morceau de sucre.

La mère, relisant une charmante petite lettre de son Freddy qui lui exprime tout le regret qu'il a d'avoir été mauvais garçon.

—Viens m'embrasser, mon enfant ; je suis fière de voir que tu as du cœur et que tu te repens.

—Arrête, maman, ne déchires pas la lettre.

—Pourquoi donc ?

—Pour qu'elle serve encore la prochaine fois.

—Maman, j'ai donné une grosse tape à Juliette ; je suis bon garçon, hein ?

—Bon garçon, tu n'as pas honte ? Tu es un méchant. Pourquoi dis-tu que tu es un bon garçon ?

—Parce que je suis venu te conter mon mauvais coup tout de suite.

—Maman, est-ce que ça se marie des chiens ?

—Non, mon chéri.

—Mais alors pourquoi Carlo se dispute-t-il toujours avec La Fée, quand ils mangent dans la même assiette ?

Vieille fille (au piano).—"Je voudrais être petit oiseau..."

Enfant terrible.—Je connais un oiseau que tu ne pourrais pas être.

La vieille fille.—Qu'est-ce que tu as encore à dire, petit méchant ? Quel oiseau ?

Enfant terrible.—Une volaille ; monsieur Alfred disait hier que tu n'es plus une poulette.

Maman conduit bébé pour la première fois au bureau de son père.

—Tiens, ça c'est un *typewriter*.

Bébé.—Vrai, maman ? Pourquoi que vous amenez cela au théâtre.

Maman.—Au théâtre ? Bien non, bébé, tu sais bien que non.

Bébé.—Oui, oui, je te l'assure, c'est papa qui le disait à monsieur Leblanc, hier, qu'il avait conduit son *typewriter* au théâ...

Vlan.—Ça t'apprendra à salir mon papier, petit polisson.

Inutile de dire que la correction venait du père.

JUPITER ET LA BREBIS

(FABLE)

En butte à la fureur des autres animaux,
 La Brebis, surmontant sa crainte,
 A Jupiter porta sa plainte,
 Le pria de l'entendre et de finir ses maux.
 Le dieu par ce discours la flatte et la rassure :
 "Contre tes ennemis j'aurais dû mieux t'armer ;
 Je le vois, bonne créature,
 On opprime souvent ceux qu'on voudrait aimer.
 Mais réparons ; souhaite une défense,
 Et je souseris soudain à tes desirs prudents.
 Veux-tu des griffes ou des dents ?
 —Moi ! j'aurais quelque ressemblance
 Avec ces animaux qui dévorent les gens !
 —Faut-il de noirs venins infecter ton haleine ?
 —Ah Dieu ! j'exciterais la terreur et la haine :
 On a tant d'effroi des serpents !
 —Aimerais-tu donc mieux des cornes à la tête ?
 —Le bouc en a ; le bouc est trop hargneux,
 Son arme apparemment l'empêche d'être honnête :
 Rien de commun entre nous deux.
 —Chaque mot que tu dis redouble ma surprise ;
 De ta douceur enfin songe à te départir,
 Si tu ne veux pas qu'on te nuise.
 A nuire un peu toi-même il fait bien consentir.
 —Que je nuise ! qui, moi, mon père !
 Combien j'expierais tes bontés !
 Ah ! laisse-moi mon caractère :
 Mon cœur répugne aux cruautés,
 Et j'aime mieux les souffrir que les faire."

PINCÉE DE CONSEILS

POUR CHASSER LES MARINGOUINS.

Jetez sur le poêle de cuisine ou sur n'importe quelle plaque chaude un petit morceau de camphre. Il suffit de répéter l'opération deux ou trois fois par jour.

POUR RAMENER LE TEINT.

Voilà la belle saison qui achève ; bien des élégantes voudraient reconquérir leur teint du printemps. Rien de plus facile. Qu'elles prennent une grosse bouteille d'eau de rose et une once de teinture de benjoin. Il faut jeter le benjoin dans l'eau de rose goutte à goutte et en agitant constamment. On remet le tout dans la bouteille qu'on tient bouchée. On en met tous les matins assez dans son eau pour qu'elle ait la couleur du lait.

NOUVEAU JEU DE SOCIÉTÉ

Nous l'avons vu jouer avec succès et il est la source du plus vif amusement.

Malheureusement, il est assez difficile de le réussir, une fois qu'il a la publicité des journaux, car l'inconnu en fait tout le piquant.

Avant le dîner, la dame de la maison annonce qu'elle impose à ses hôtes un jeu qu'ils vont jouer à leur in qui pendant le dîner et qu'ils ne connaîtront qu'une demi-heure après être sortis de table. Généralement, elle fait payer un enjeu, soit dix, soit vingt-cinq centins à chacun des hommes pour faire une cagnotte que le gagnant aura le droit de garder.

Ce premier mystère jette déjà une certaine intrigue pendant le repas.

Quand tout le monde est levé de table, chaque joueur est prié de passer, un par un, dans une autre salle où il trouve écrit sur le haut d'une feuille de papier blanc le nom d'une des Dames qui dinaient. On lui donne cinq minutes pour décrire la toilette de cette femme. Naturellement, il est tenu au secret en revenant au salon. Il est excessivement comique pour ceux qui sont dans le secret d'observer la rentrée de ces messieurs qui, d'instinct, en revoyant la femme qu'ils ont eu à décrire, se mettent à comparer la toilette qu'ils ont sous les yeux avec celle qu'ils ont mise à tout hasard sur le papier ; car, on le sait, jamais, au grand jamais, un homme n'observe la toilette ou les bijoux d'une femme ; il ne regarde que la figure, les yeux surtout, les épaules et la taille.

Quand tout est fini, on fait venir les petits papiers qu'on lit tout haut à ces dames. Inutile de dire que toutes ces descriptions sont des plus cocasses, étant donné qu'aucun homme ne peut donner le vrai nom à un seul article de toilette d'une femme. On y trouve les détails les plus bizarres et les plus invraisemblables. Celui qui s'est le plus rapproché de la vérité, au dire d'un comité de cinq dames, a le prix.

HYGIÈNE POÉTIQUE

Il faut se réveiller matin.

(Pour le SAMEDI)

Connaissez-vous la volupté
 Qu'on éprouve quand on s'éveille,
 Un radieux matin d'été,
 A l'heure où l'aurore vermeille
 Répand sa première clarté ?
 C'est de se changer de côté,
 Pour redormir sur l'autre oreille.

COMMENT LES CHIENS LES PLUS FIDÈLES PRENNENT UNE MAUVAISE TOURNURE.



I

Mademoiselle part toute fière de son nouveau bustle.



II

Le bustle était trop dans le mouvement ; il veut faire un tour tout seul dans la rue.



III

Le chien fidèle le ramène à sa maîtresse.

LE TOUT DEPEND DES CIRCONSTANCES



- I. *Etranger*, (dans les petits chars.)—Oioig ! Ouch ! Wom !
Le vieux monsieur, (placidement.)—Pardon, monsieur ! Je n'avais pas l'intention de toucher à vos cors. Ces petits accidents sont inévitables dans une foule.
- II. *Le même vieux monsieur*, (un instant après.)—S....c....
r.....vous m'avez touché avec votre canne !

EXAMEN DE DROIT AUX ÉTATS-UNIS.

- L'examineur*.—Fumez-vous, monsieur ?
Le candidat.—Oui, monsieur.
L'examineur.—Offrez-moi un cigare. Très-bien. Maintenant, dites-moi quels sont les principaux devoirs d'un avocat ?
Le candidat.—Elever autant que possible le chiffre de ses honoraires, chercher à augmenter le nombre de clients.
L'examineur.—Parfait. Lorsqu'un procès est entamé, sur quel pied devez-vous vivre avec l'avocat de votre adversaire ?
Le candidat.—Sur celui de l'intimité.
L'examineur.—Très-bien ; vous promettez de devenir un des ornements du barreau. Maintenant, connaissez-vous le devoir que vous avez à remplir envers moi ?
Le candidat.—Mon devoir est de vous inviter à boire.
L'examineur.—Et si, par hypothèse, je refusais ?
Le candidat.—On ne trouve pas de précédent à pareil fait. Je ne puis répondre à la question.
L'examineur.—Superbe. Bravo ! L'assurance avec laquelle vous venez de faire cette déclaration prouve que vous connaissez parfaitement la loi. Je vais signer votre diplôme.

L'ART DE PASSER SON TEMPS AU COIN D'UNE RUE.

- Bonjour, mes amis, dit un monsieur en abordant un groupe d'amis au coin du Bureau de Poste.
 —Ce n'est pas un bon jour, dit l'un d'eux, puisqu'il pleut.
 —Ce que je veux dire, c'est que ce soit une bonne journée pour vous tous.
 Tous en chœur :
 —Ce n'est pas une bonne journée pour nous, parce que nous avons une promenade rentrée.
 —Ce que je voulais dire c'est que ça aurait été une bonne journée pour vous, si ça avait été une bonne journée.
 —Ça l'aurait pu, mais comme ça ne l'a pas été, ça ne l'est pas.
 —Ça... lut, messieurs.

EN COUR DE POLICE.

Le magistrat, d'un ton sévère :
 —Accusé, vous reconnaissez avoir soustrait au plaignant plusieurs bottes de foin... Qui vous a poussé à commettre ce délit ?
 —La faim, votre honneur !

Le magistrat au prévenu, un gamin d'une douzaine d'années, surpris en train de pratiquer le *vol à la tire* :
 —Vous commencez bien jeune, mon enfant.
 —Dans notre famille, on n'est pas riche : papa nous force à travailler de bonne heure.

Le magistrat.—Vous battez votre femme journallement.
Le prévenu.—Votre honneur, le docteur m'a recommandé l'exercice.

Le magistrat.—Prévenu, quel est votre état ?
 —Un peu fiévreux, votre honneur ; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit... C'est égal, je ne vous en remercie pas moins !

RAISONNEMENT NÈGRE.

Le pasteur Pouleaupot.—Ça me fait de la peine de vous voir mener cette vie. Ne savez-vous pas que les méchants endureront les feux éternels de l'enfer pour toujours ?
Oncle Tom.—Je n'y crois pas, parce que vous savez bien qu'il n'y a pas une constitution capable de résister à cela.

L'EXÉCUTION PAR L'ÉLECTRICITÉ.

Le condamné est sur la chaise électrique.
Le shérif.—Avez-vous quelque chose à dire avant qu'on vous dépêche dans l'éternité ?
Le condamné.—Non, monsieur ; mais, s'il vous plaît, ne m'envoyez pas collect.

CONSOLANT.

Un étudiant consulte un diseuse de bonne aventure.
 —Vous serez pauvre jusqu'à l'âge de trente ans, lui dit la nécromancienne.
 L'étudiant pousse un soupir de satisfaction en songeant à la dernière partie de sa carrière.
 —Et après ? demande-t-il.
 —Après vos trente ans, vous serez accoutumé à l'être.



Charmante, la canicule cette année.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

UN DROLE DE PISTOLET

Encore une expression que le théâtre a vue naître.

En effet, je lis dans les *Coulisses* :

Tous les pistolets ne partent pas au théâtre : dans les scènes les plus dramatiques, dans les assassinats et dans les duels, il arrive fréquemment que le pistolet qui doit faire une victime fait long feu.

C'est ce qui arriva à Francisque aîné, qui devait tuer son rival dans un mélodrame de l'Ambigu.

Le traître Gaëtano aimait Léonora, que jouait Irma, dont les habitués du boulevard ont longtemps conservé le souvenir. Francisque aîné, un Théobald quelconque, était aimé d'elle et jaloux.

Le rival de Francisque, "était de trop sur la terre" ; il fallait le débarrasser du fardeau de la vie. Francisque n'a rien de mieux à faire que de lui brûler la cervelle ; aussi le convie-t-il à un festin. Gaëtano prend son verre, et au moment où il porte la santé de son hôte, Francisque arme son pistolet et tire. Le pistolet rate.

"Voilà un drôle de pistolet, dit Gaëtano, qui oublie sa réplique et qui prend sa part de l'ilarité de la salle, il te ressemble ; il ne part jamais quand on veut."

À partir de ce jour, cette espèce de dicton devint populaire, et s'employa pour dire d'un homme qu'il est quinquex, bizarre, original et ne veut jamais ce que vous voulez.

PERDRE LA TRAMONTANE

Cette expression vient des marins de la Méditerranée.

Avant l'invention de la boussole, on ne pouvait guère se diriger en mer pendant la nuit qu'en se guidant sur des astres qui occupaient, du moins en apparence, une place fixe dans le ciel.

On avait reconnu cette propriété à la dernière étoile de la queue de la Petite-Ourse, étoile placée sur le prolongement de la droite menée par les deux dernières du Chariot ou Grande-Ourse, et que nous appelons encore aujourd'hui l'étoile polaire, à cause de son voisinage du pôle arctique.

Or, pour les marins de l'Italie, ce point de repère était placé de l'autre côté des Apennins et des Alpes ; c'était par conséquent pour eux l'étoile au delà de la montagne, ce qui, dans leur langue, se disait la *transmontane*, mot que nous avons adopté, après plusieurs variations, sous la forme de *tramontane*.

Jusqu'à l'heureuse invention de Flavio Gioja, qui trouva vers l'année 1362 le moyen de disposer l'aiguille aimantée de manière à satisfaire tous les besoins de la marine, la vue constante de la *tramontane* était en quelque sorte indispensable pour la navigation, et la perte (de vue) de cette étoile mettait les marins dans l'impossibilité de retrouver leur route. Aussi *perdre la tramontane* s'employa-t-il naturellement, au figuré, pour signifier, en parlant de quelqu'un, qu'il ne savait plus où il en était, ce qu'il faisait.

On a dit plus tard *perdre la boussole*, expression toute populaire de la même pensée, empruntée également au vocabulaire nautique.

LA CASQUETTE DU PÈRE BUGEAUD

L'origine de cette dénomination a été racontée comme il suit par M. le duc d'Aumale, dans son ouvrage intitulé les *Zouaves* :

Une nuit, une seule nuit, leur vigilance (celle des zouaves) fut en défaut, et les réguliers de l'émir, se glissant au milieu de leurs postes, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif que nos soldats surpris hésitaient à se relever ; il fallut que leurs officiers donnassent l'exemple. Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers ; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt, cependant, l'ordre se rétablit, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut, à la lueur des feux du bivac, que tout le monde souriait en le regardant : il porte la main à sa tête et reconnaît qu'il est coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter : "La casquette du maréchal !" Or, cette casquette, un peu originale, excitait depuis longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon de zouaves les accompagna chantant en chœur :

As-tu vu
La casquette,
La casquette ?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud ?

Depuis ce temps, la fanfare de la marche ne s'appela plus que la *Casquette*, et le maréchal, qui racontait volontiers cette anecdote, disait souvent au clairon de piquet : "Sonne la *Casquette*."

APRÈS MOI LE DÉLUGE !

Devise de l'égoïsme, cette expression s'emploie toutes les fois qu'on peut faire usage de cette autre phrase : Peu m'importe ce qui arrivera quand je ne serai pas de ce monde !

Quant à l'origine de cette expression, elle a cela de particulier qu'elle est due à une bouche royale.

Un jour, vers la fin de son règne où il avait travaillé lui-même et en connaissance de cause à la désorganisation sociale, Louis XV, sentant les vieux ressorts de la monarchie craquer sous de continuelles secousses, dit à Mme de Pompadour :

Au reste, les choses comme elles sont dureront autant que moi ! Le Dauphin s'en tirera comme il pourra ! *Après moi, le déluge !*

Ce mot fut accueilli, et le désordre de l'Etat valut ainsi (faible compensation) une expression proverbiale de plus à notre langue.

APRÈS VOUS, MESSIEURS LES ANGLAIS !

Cette expression, dit P. Larousse, date de la bataille de Fontenoy, gagnée le 11 mai 1745 par les Français, commandés par le maréchal de Saxe, sur les Anglais, alliés des Hollandais et des Autrichiens.

L'armée anglaise avait déjà beaucoup souffert, lorsque le duc de Cumberland eut l'idée de masser en une formidable colonne l'infanterie anglo-allemande et de charger en lignes serrées le centre de l'armée française. Cette sorte de bataillon triangulaire, qui est resté célèbre, s'avancait lançant la mort de tous côtés. Quand la tête de la colonne fut arrivée à cinquante pas des gardes françaises, les officiers se saluèrent réciproquement, et lord Hay, sortant des rangs, dit, en ôtant son chapeau :

Messieurs les gardes françaises, tirez !

Alors le comte d'Auteroche, s'avancant à son tour, répond à haute voix :

Après vous, messieurs les Anglais ! nous ne tirons jamais les premiers.

Cette courtoisie intempestive coûta cher aux nôtres ; une épouvantable décharge emporta complètement leur première ligne.

Depuis lors, *Après vous, messieurs les Anglais* est devenue une expression familière qui s'emploie comme refus poli dans le sens de : Je ne le ferai qu'après vous, à vous l'honneur de commencer.

RIFLARD

Le mot *riflard*, dans le sens populaire de parapluie, est dû à un personnage de la *Petite Ville*, pièce de Picard, représentée pour la première fois à Paris, le 18 mai 1801.

Cette pièce, la préférée de l'auteur, fut jouée avec succès sous l'Empire et sous la Restauration.

Or, un jour, l'acteur qui remplissait à l'Odéon le rôle de François Riflard, le héros de la pièce, s'avisa, pour charger ce rôle, de paraître armé d'un énorme et ridicule parapluie.

Depuis lors, cet accessoire a retenu le nom du personnage, et l'on a dit un *riflard* pour un parapluie, dans le langage familier.

A CORSAIRE CORSAIRE ET DEMI

Le mot *corsaire*, de l'espagnol *corsario*, venu de *corsa*, course qui se trouve en provincial et en italien, s'est dit d'abord des vaisseaux équipés dans les États barbaresques et faisant en tout temps la course contre les chrétiens ; puis, naturellement, il a passé aux hommes qui montaient les dits vaisseaux.

Or, ces hommes, comme on le pense bien, n'étant point tendres pour leurs semblables, on appela de leur nom, au figuré, tout être dur et impitoyable par cupidité ; d'où l'expression *A corsaire corsaire et demi*, signifiant qu'envers un homme agressif, difficile, il faut se montrer encore plus agressif, plus difficile ; littéralement : A un corsaire il faut opposer un corsaire et demi.

LES SPÉCULATIONS DE LA LUNE DE MIEL.



La petite jeune madame Alerte.—Mon cher Tom, si tu faisais mille dollars tout d'un coup, m'achèterais-tu ces diamants que nous avons vus l'autre jour ?

Mr. Alerte.—Certainement oui, ma belle.

Madame Alerte.—Eh ! bien, c'est comme si je les avais. J'ai renoncé à ce piano de mille dollars dont il était question ; j'irai les choisir demain.

USAGES ET COUTUMES.

SE MOUCHER A TABLE

La vieille civilité puérile et honnête prescrivait de "ne pas se moucher à table avec sa serviette." On ne ferait plus cela de notre temps ; cependant on voit trop de gens encore qui se mouchent à table, sans tenir compte de l'effet désagréable qu'ils peuvent produire sur les autres convives. Mais, dira-t-on, il faut bien se moucher à table quand on en éprouve le besoin. Sans doute, il n'y a que les dieux qui soient au-dessus de ces infirmités-là. Mais, d'abord, je suppose que vous ne commettez pas la maladresse de diner en ville quand vous êtes enrhumé du cerveau. Alors, en temps ordinaire, il est aisé d'accomplir l'opération de se moucher avec tant de réserve et de discrétion, que ceux qui sont à nos côtés ne s'en aperçoivent pas ou s'en aperçoivent à peine et, dans tous les cas, sans qu'ils éprouvent aucune impression de... dégoût, disons le mot.

CRACHER DANS LA RUE

Puisque nous avons abordé ce chapitre réaliste, continuons encore un peu. Combien de fois ne vous est-il pas arrivé, en omnibus, par exemple, d'être frappé de l'air de distinction d'un nouvel arrivant ! Vous éprouvez pour lui une sorte de sympathie, née de ses manières correctes et gracieuses, de sa belle tenue, de tout son maintien, et vous vous amusez à bâtir des suppositions sur la condition sociale de ce voisin de si grande allure. Tout à coup, le héros du petit roman que vous édifiez, se penche en avant et... crache entre ses jambes.

C'est fini. Votre prince charmant n'est plus qu'un vilain homme vulgaire ; et vous lui en voulez de vous avoir enlevé des illusions sur son compte.—Ceux et celles (oui, il y a des femmes aussi) qui ont contracté cette déplorable habitude de cracher dans la rue, en voiture publique, dans un café, etc., ces gens-là devraient se corriger au plus vite de cette manie. Ils ne peuvent savoir combien cette toute petite chose désconsidère dans l'esprit des personnes raffinées, qui veulent, non sans raison, que nous dissimulions, autant que possible, les infirmités de notre pauvre nature humaine.

ALLUMER SON CIGARE

Il est bon, peut-être d'établir les principes de l'étiquette du cigare, en divers pays, c'est-à-dire la manière dont on procède quand on invite quelqu'un à fumer avec soi.

A l'île de Cuba, le caballero prend le cigare ou la cigarette entre ses lèvres, l'allume ainsi, pousse quelques bouffées et la tend à son ami, pour qu'il y allume la sienne. Même façon de procéder en Espagne. En Autriche, on allume sa cigarette et on tend, à son compagnon, l'allumette encore enflammée ; on en agit ainsi, pour donner plus de temps à ce dernier. En effet, si on tend l'allumette enflammée avant de s'en servir, celui qui l'a reçue se hâte pour la rendre, avant qu'elle soit consumée.

En Angleterre, le gentleman offre un cigare ou une cigarette à son fellow (camarade) la lui allume et roule une autre cigarette ou prend un autre cigare pour lui-même, qu'il allume lui-même.

Le Yankee tend l'allumette enflammée à son camarade, puis allume sa cigarette et celle de son ami. Le Français tend toujours l'allumette à son compagnon avant de s'en servir.—L'habitude d'arrêter les gens inconnus dans la rue pour leur demander du feu est américaine ; une mauvaise éducation seule permet d'agir ainsi. Cependant, ce service ne se refuse pas, mais les gens bien élevés ne le demandent pas.

LE BEAU CHEMIN N'ALLONGE PAS.

L'homme de police, à un homme ivre dans le carré Viger.—Pourquoi ne vous en allez-vous pas chez vous ?

Le pochard.—C'est ce que je fais ; mais c'est long.

L'homme de police.—Où demeurez-vous donc ?

Le pochard.—Sur la rue Lagauchetière, près de la rue St-Denis.

L'homme de police.—Mais c'est à deux minutes d'ici.

Le pochard.—Vous croyez cela, vous ! J'ai fait cinq milles pour me rendre ici ; et je vais être obligé de faire le tour de la ville pour arriver chez moi.

UNE PETITE AFFAIRE A REGLER EN PASSANT



Voyageur du 6ème rang d'un canton de l'Est qui se rend à Manitoba (10 minutes d'arrêt à la station Windsor, C. P. R. à Montréal).—Est-ce ici Morial, monsieur ?

Officier de chemin de fer.—Oui monsieur.

Le voyageur.—Connaissez-vous P'tit Paul Pierrette ?

L'officier.—Non.

Le voyageur.—C'est d'valeur ! J'pensais ben de l'trouver en passant pour y donner une dégelée ; y m'a volé trois piastres, y'a quinze ans et j'ai fait un vœu d'lui faire payer.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

PREMIÈRE PARTIE

XVIII

(Suite)

—Qu'importe l'endroit où vous vous trouvez, mademoiselle, répondit de Morvan, n'êtes vous pas sous la sauvegarde de mon respect et de mon honneur ?... J'aurais, il est vrai, préféré, non pour moi, mais pour vous, que vous m'eussiez reçu à l'hôtel d'Harcourt...

—Cela m'eût été impossible ! — dit vivement Nativa.

—Mon père, monsieur de Morvan, vous doit la vie ; eh bien ! mon père consentirait plutôt à quitter dans les vingt-quatre heures Paris, où de graves affaires exigent impérieusement sa présence, que de laisser dépasser le seuil de son salon à un Français.

—Et pourquoi cela, mademoiselle ? demanda de Morvan avec surprise.

—Parce que, — je regrette vivement, monsieur le chevalier, d'être obligée de prononcer de telles paroles, mais il faut, cependant, que vous connaissiez bien toute la vérité, parce que mon père éprouve pour les gens de votre nation une aversion profonde, une haine violente, dont rien ne saurait vous donner une idée.

Quoique de Morvan n'eût jamais encore osé franchir, dans ses rêves d'avenir, la distance qui le séparait de Nativa, il y avait cependant au fond de son cœur, — heureux privilégié de la jeunesse, — un vague espoir : cette réponse de l'Espagnole, qui élevait entre elle et lui une nouvelle barrière, lui causa une sensation pénible.

—Comment donc alors, mademoiselle, reprit-il avec découragement, le comte de Monterey a-t-il pu se résoudre à venir en France ?

—La haine de mon père est, en ce moment, sinon assoupie, au moins dominée par l'accomplissement d'un projet qui l'absorbe...

—Et ce projet, mademoiselle, doit sans doute me rester inconnu ?... Au fait, que suis-je pour vous ? ajouta tristement de Morvan après un court silence, un inconnu que le hasard a placé sur votre chemin, pauvre diable que vous consentez à employer par pitié, au gré de vos caprices, mais que vous repousseriez avec colère le jour où son audace s'élèverait jusqu'à vous demander votre confiance.

—Vous êtes injuste, chevalier. Ma présence en ces lieux dit assez la confiance sans bornes que m'inspire votre loyauté.

—Belle confiance, mademoiselle, s'écria de Morvan avec amertume ; belle confiance, vraiment, qui prouve tout au plus que vous ne me croyez pas un misérable et un infâme !

Le jeune homme qui était assis devant la table sur laquelle on venait de servir la collation restée intacte, se leva et se mit à se promener avec agitation dans le petit salon : bientôt il parut prendre une résolution, et s'arrêta devant Nativa :

—Mademoiselle, reprit-il d'une voix douloureusement émue, s'il ne s'agissait pour moi que de mourir, je me résignerais sans me plaindre : pas un cri ne trahirait ma souffrance. Mais les tortures que j'éprouve sont telles, qu'il m'est impossible de les subir plus longtemps en silence. Pardonnez-moi les paroles que je vais prononcer ; je veux, il faut que cette entrevue décide de mon sort !

De Morvan fit une légère pause : il était facile de deviner à son émotion extrême, qu'une tempête grondait en lui, et que s'il se taisait, c'est parce qu'il eût voulu exprimer en même temps et tout d'une fois les sensations et les idées multiples qui agitaient son cœur et troublaient son cerveau.

Quant à Nativa, froide et impassible dans son maintien, elle attendait.

—Mademoiselle, s'écria tout à coup de Morvan avec une violence contenue, m'aimez-vous ?

—Non ! répondit tranquillement Nativa, qui ne parut éprouver ni colère ni étonnement, en entendant le jeune homme lui adresser cette question.

—Ah ! vous ne m'aimez pas ! dit de Morvan avec des larmes dans la voix, d'amour, soit ! mais, enfin, ajouta-t-il, se raccrochant, ainsi que fait le naufragé, à la moindre planche que lui offre le hasard, n'éprouvez-vous pas, au moins, pour moi une véritable amitié ?...

—L'amitié d'une femme espagnole, c'est encore de l'amour ! répondit Nativa avec la même tranquillité qu'elle avait montrée jusqu'alors. Vous avez sauvé la vie de mon père et la mienne ; je vous suis reconnaissante : voilà tout.

—Eh bien ! je préfère cette franchise à l'hypocrisie et au mensonge, s'écria de Morvan en essayant de sourire et de prendre un air dégagé, et ne se doutant pas que de grosses larmes coulaient le long de ses joues ; cela me met à l'aise. Voilà une question bien éclaircie ! Au fait, qui sait si votre indifférence n'est pas un bonheur pour mon avenir ! Oui, je me serais inutilement perdu pour vous. Tenez, Nativa, le coup a été rude, mais à présent je vous remercie. Si je vous ai sauvé la vie, je vous dois la raison : nous sommes quittes. Voulez-vous que nous prenions un verre de liqueur et que nous mangions un fruit ? Nous causerons de choses indifférentes... des dernières modes ou des nouvelles de la cour.

De Morvan faisait pitié à voir : ses efforts pour paraître calme, en comprimant l'expression de son désespoir, augmentaient encore sa souffrance.

La prétendue indifférence et la gaieté factice du malheureux jeune homme ne se prolongèrent guère au-delà de quelques secondes.

Accablé, vaincu, il laissa bientôt échapper un douloureux sanglot et s'écria d'une voix brisée :

—Une telle trahison récompenser mon dévouement ! Ah ! c'est affreux ! Je ne crois plus à rien !...

—Chevalier de Morvan, lui dit Nativa avec une singulière douceur, le dépit vous rend injuste. Veuillez, je vous prie, m'écouter, car je désire que vous n'emportiez pas de moi une opinion que je ne mérite pas.

—Il est inutile, mademoiselle, que vous reveniez sur votre aveu, répondit de Morvan. Ne gênez pas par un généreux mensonge la précieuse franchise que vous m'avez montrée !... Que puis-je savoir de plus que vous ne m'avez déjà dit ? Rien ! à moins toutefois que vous ne teniez à m'assurer de votre haine... Croyez-moi, brisons là-dessus...

De Morvan s'arrêta un moment, puis s'adressant de nouveau à l'Espagnole :

—Eh bien ! expliquez-vous donc, mademoiselle ! reprit-il avec une impatience pleine d'anxiété, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez à me parler ? je vous écoute.

—Chevalier, reprit Nativa d'un air grave et recueilli, ne m'interrompez pas. L'explication, pénible pour moi, que je consens à vous donner, vous prouvera au moins mon estime singulière. Si mon langage vous étonne, sachez que nous autres femmes espagnoles nous ne sommes point, ainsi que les Françaises, élevées dans l'obligation du mensonge, et que nous considérons comme un devoir, lorsque nous nous trouvons, dans une circonstance solennelle de notre vie, en présence d'un galant homme, d'exprimer franchement et loyalement toute notre pensée.

Nativa, après cette espèce de préambule qui excita au plus haut degré l'intérêt de de Morvan, fit une légère pause, et reprit d'une voix presque émue :

—Si je vous ai dit, chevalier, que je n'avais pour vous aucun amour, que votre cœur ou votre fierté ne soit pas blessée. J'ai n'ai plus le droit, je ne puis plus, faites bien attention, je vous en conjure, à la portée de mes paroles ; je n'ai plus le droit, je ne puis plus reconnaître et accepter l'amour d'un homme de cœur... j'en suis indigne !

—Que dites-vous ! s'écria de Morvan en sentant son cœur bondir à se briser dans sa poitrine.

—Je vous ai prié de ne pas m'interrompre, répondit

Nativa en regardant avec une compassion qu'elle ne chercha pas à cacher, le pauvre jeune homme prêt à perdre connaissance.

Purfois, il est vrai, pendant ses heures de découragement de Morvan avait mis en doute l'amour de Nativa, mais jamais le soupçon qu'un obstacle provenant du passé de la séduisante Espagnole pût se dresser entre leurs deux existences, ne s'était présenté à son esprit.

Il aurait cru commettre un abominable sacrilège.

Et voilà pourtant que cette jeune fille, qu'il avait placée si au-dessus de l'humanité, venait froidement, tranquillement, lui avouer qu'elle était un ange déchu, qu'elle n'avait plus le droit de reconnaître et d'accepter le dévouement d'un homme de cœur, qu'elle était indigne de son amour ! ..

A cette foudroyante révélation se mêlait encore pour de Morvan, une souffrance horrible : la jalousie.

Des transports d'une fureur qu'il n'eût pas cru, cinq minutes auparavant, pouvoir éprouver sans devenir fou, lui montaient au cerveau et faisaient passer des nuages de sang devant ses yeux.

Il avait presque peur de lui-même.

XIX

Quelques secondes suffirent à de Morvan pour passer par toutes ces angoisses ; enfin, reprenant, grâce à une de ces soudaines et mystérieuses résignations que donnent seules les immenses douleurs, sa raison et son sang-froid, il résolut, — volupté atroce des gens qui se voient perdus, — d'aggraver sa blessure et de descendre, s'il est permis de se servir de cette expression, jusqu'au fond de sa douleur.

—Mademoiselle, dit-il, je vous conjure au nom de la reconnaissance que vous croyez me devoir, de ne reculer devant l'humiliation d'aucun aveu, de me raconter sincèrement votre passé ! Peut-être, pardonnez à ma brutale franchise, l'horreur que me causera ce récit me guérira-t-elle de l'amour insensé et honteux qui me torture ! Quant à ma discrétion, je pense inutile d'ajouter qu'elle sera à toute épreuve ; je conçois qu'on tue une femme adorée qui vous a trompé, mais non qu'on la déshonore.

De Morvan fit une légère pause, puis d'une voix sourde et qui tremblait :

—Quel est le nom de votre amour, mademoiselle ? repri-il.

A cette question, Nativa, qui jusqu'alors avait opposé aux emportements du jeune homme une contenance froide et impassible, tressaillit, son regard brilla d'indignation, et un vif incarnat couvrit ses joues.

—Chevalier de Morvan, s'écria-t-elle, les gentilhommes de votre nation sont-ils donc, ainsi que le prétend mon père, tellement dénués de délicatesse, qu'ils ne comprennent le déshonneur que quand il atteint aux dernières limites de la dégradation et de la honte ?.. Vous me demandez le nom de mon amour ? Supposez-vous que j'oserais vivre sous le même toit que le comte de Monterey, et supporter son regard, si, misérable fille, j'avais terni, par une faute irréparable, la gloire de notre maison ?..

Ces mots prononcés avec une indignation réelle et saisissante, avec un ton de sincérité qu'il était impossible de méconnaître, produisirent sur de Morvan une impression inouïe, et changèrent du tout au tout, — grâce à cette mobilité d'impression que donne toujours une passion violente, — la nature de ses sentiments.

—Mais alors, mademoiselle, s'écria-t-il avec une joie folle, vous êtes toujours digne de l'amour d'un galant homme.

—Je vous avais prié, en commençant cet entretien, de ne pas m'interrompre, chevalier de Morvan, répondit la jeune fille : je vous renouvelle cette prière ! Vous désirez connaître mon passé : écoutez-moi.

Nativa resta un instant silencieuse et recueillie, puis, reprenant bientôt la parole avec une certaine solennité dans la voix :

—Il y a un an, chevalier, dit-elle, je me rendais, avec mon père, de Carthagène à Saint Domingue, lorsque nous

fûmes attaqués par les boucaniers de l'île de la Tortue. La *Conception*, ainsi se nommait notre navire, portait vingt-huit canons, avait soixante hommes d'équipage, et était commandés par un des plus braves et des plus expérimentés capitaines de la marine royale d'Espagne ! Quant aux flibustiers, ils étaient au nombre de dix-huit et montaient une pirogue qui faisait eau de toutes parts.

L'issue de ce combat paraissait chose si peu douteuse, que notre capitaine se mit tout d'abord à remercier la sainte Vierge de la témérité de nos adversaires. Il ne voyait dans cette folle attaque qu'une occasion de détruire, sans aucun danger pour nous, quelques-uns des bandits si redoutables à notre nation.

La pirogue des flibustiers se trouvait à peine séparée de la *Conception* par une distance de quelques pas, lorsque notre capitaine fit ouvrir le feu. Notre première bordée coula leur embarcation.

—Et ils périrent tous ! s'écria de Morvan.

—Et une demi-heure plus tard, continua Nativa en pâlisant, les boucaniers, après avoir abordé notre navire à la nage et massacré les deux tiers de notre équipage, nous tenaient en leur pouvoir ..

—Mais ce que vous me racontez là est une chose merveilleuse, impossible..

—Sachez, chevalier, qu'excepté accomplir le bien, rien n'est impossible aux boucaniers. Chaque jour ils renouvelent des faits semblables à celui que je viens de vous raconter et que vous traitez de merveilleux. Je continue. Mon père, qui pendant le combat s'était vaillamment comporté, reçut, vers la fin de l'action, une grave blessure et tomba au milieu d'un monceau de cadavres. Pauvre père ! Que ne resta-t-il plutôt près de moi !.. En voyant les boucaniers victorieux, il m'aurait poignardé sans hésiter, et je n'aurais point aujourd'hui à me débattre contre les tortures d'un honteux et inexorable souvenir !

Nativa ne put, en prononçant ces derniers mots, retenir un soupir ; mais surmontant bientôt, grâce à sa force de caractère, l'émotion qui l'agitait, elle reprit d'une voix calme la suite de son récit.

—Le chef des boucaniers qui nous avait vaincus était certes l'homme le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. D'une politesse exquise et d'un savoir-vivre parfait, il fut pour moi plein de ces attentions délicates que peut seul donner un long usage de la meilleure compagnie. Vaincue à la fin par ses respects, reconnaissante des soins qu'il prenait de mon père, je consentis à répondre à ses paroles. Et puis, — ne vous ai-je pas promis une confession entière ?.. — pourquoi ne l'avouerais-je pas ? mon imagination était vivement frappée de l'existence exceptionnelle de cet homme : je pressentais dans son passé un mystère qui excitait au dernier point ma curiosité ; il occupait ma pensée.

Que vous dirai-je de plus ! Ce misérable doué d'un esprit infernal et diabolique, d'une ruse sans pareille, trouva moyen, sans s'écarter en rien du profond respect qu'il me montrait, de m'avouer son amour ! Il fallait, chevalier, que cet homme, ainsi que me l'a assuré plus tard mon confesseur, fût soutenu par une puissance occulte et surnaturelle pour m'avoir fascinée... car je ne le repoussai pas ! Il me donna à entendre que, fils d'une grande maison, il avait été conduit, par suite d'un violent chagrin de famille, à se jeter dans la vie d'aventures, mais que l'amour profond qu'il éprouvait pour moi, lui ouvrant enfin les yeux sur l'infamie de sa position, il déplorait amèrement les fautes de son passé, et allait mettre tous ses soins à racheter, par un constant repentir et de nobles efforts, les déplorables erreurs de sa jeunesse ! Il me peignit ensuite sous de si vives et si séduisantes couleurs le nouvel avenir qui, grâce à moi, disait-il, l'attendait, qu'il finit par me rendre presque fière et heureuse de la conversion que j'avais opérée, du bien que je croyais avoir fait ! ..

—De cette croyance à un aveu, s'écria de Morvan en interrompant Nativa malgré sa promesse, il n'y avait qu'un pas ! ..

—Vous êtes sévère, chevalier, répondit la jeune fille en baissant la tête, mais votre sévérité n'est que trop justifiée par mon impardonnable conduite : cet aveu, je l'ai fait !

—Comment ? dans quelle circonstance ? qu'en est-il résulté ? reprit de Morvan, qui, pâle comme un cadavre, se mordait les lèvres jusqu'au sang et ne pensait même plus à cacher sa souffrance.

—La veille du jour où les boucaniers nous débarquèrent généreusement, je dois l'avouer, et sans exiger de nous aucune rançon, sur une terre espagnole, le misérable s'approcha de moi, et d'une voix émue, et qui semblait partir de son cœur :

—Senorita, me dit-il, si jamais le boucanier que vous avez sauvé de l'opprobre, revenait un jour vers vous suppliant et régénéré, qu'il fût appuyé du consentement d'une des plus illustres familles d'Europe, reculerez-vous devant l'accomplissement entier de la sublime action que vous avez commencée ? repousseriez-vous avec mépris l'infortuné dans l'abîme ?

—Non, je ne le repousserais pas, lui répondis-je.

—Ah ! vous êtes mon bon ange ! s'écria-t-il, l'ange de mon salut ! et dans un transport de reconnaissance que je ne sus prévoir, il porta ma main à ses lèvres.

Le lendemain, je suivais des yeux, avec un sentiment de tristesse plus fort que ma volonté, la *Conception* qui s'éloignait sous toutes voiles, lorsqu'une de mes femmes me remit une lettre que le boucanier lui avait laissé pour moi. J'eus la faiblesse d'ouvrir cette lettre, dont le contenu, juste châtement de ma faute, est resté impitoyablement gravé dans ma mémoire. Voici ce que m'écrivait le bandit :

« Chère enfant, je suis plus fier de la victoire que j'ai remportée sur toi, fille noble et altière, que de mes triomphes sur tes compatriotes ! Si je n'éprouvais pour les femmes un mépris sans bornes, j'aurais presque eu un caprice pour toi. Tu es fort gentille et assez drôle ! Quand on parlera mal en ta présence, de nous autres boucaniers, j'espère que tu prendras notre défense : tu sais que nous valons mieux que notre réputation. Ne me garde pas rancune de ce que je n'ai pas voulu de toi pour maîtresse ; tu m'aurais fatigué et déplu au bout de vingt-quatre heures, tandis que je pars aujourd'hui en emportant de ta petite personne un gai souvenir. Adieu ! »

A la façon dont Nativa répéta et accentua le contenu de cette lettre insolente et grossière, de Morvan comprit combien la blessure faite à la fierté de la fille du comte de Monterey était vive et saignait encore.

Toutefois le jeune homme ne put se défendre d'une joie profonde. Les remords de Nativa ne lui prouvaient-ils pas la délicatesse extrême de ses sentiments.

La voix de Nativa, qui reprenait la parole, arracha le jeune homme à ses réflexions.

—Vous devez comprendre à présent, chevalier, dit-elle, que je n'ai plus le droit d'accepter l'amour d'un homme de cœur.

—Non, mille fois non, mademoiselle, répondit de Morvan avec feu, vous n'êtes pas coupable ! il faudrait être aussi injuste que cruel et insensé pour oser vous accuser. Vous avez été dupe de votre générosité... c'est vrai !... mais enfin tout ce passé qui pèse tant, dites-vous, sur votre présent, que représente-t-il ? Un aveu insignifiant, adressé à un homme que vous ne devez jamais revoir ! Permettez-moi de vous observer que vous semblez vous exagérer à plaisir l'importance d'un fait sans conséquence, et qui ne demande que l'oubli.

—Chevalier, dit Nativa en interrompant de Morvan, ces paroles prouvent ou la déplorable opinion que vous avez de moi ou le peu de respect que vous avez de vous-même ! Quoi ! vous consentiriez, vous gentilhomme, à donner votre nom sans tache à une femme qui aurait avoué son amour à un autre homme !

—Mais, mademoiselle...

—Lorsque cet homme qui vit encore, continua la jeune fille avec amertume, pourrait d'un jour à l'autre venir vous jeter

d'un seul mot le déshonneur à la face !... Ah ! chevalier, je vois que mon père a raison de mépriser la jeunesse française ! Quant à moi, — ne m'interroupez pas, je vous prie, — quant à moi qui ai été élevée dans d'autres idées et dans d'autres principes que ceux de votre pays, j'ai juré que tant que ce boucanier sera de ce monde, tant qu'il y aura un être sur la terre devant lequel je devrais rougir, je ne consentirai jamais à écouter aucun hommage, et resterai face à face de ma honte méritée et de ma douleur !

Ces paroles, prononcées avec une énergie pleine de dignité, produisirent une grande impression sur de Morvan.

—Vous avez raison, mademoiselle, lui répondit-il après un moment de réflexion. La joie d'apprendre que la barrière qui vous séparait de moi n'était pas tout à fait infranchissable ; que cette faute, dont vous vous accusez si noblement, n'a pas atteint la limite entrevue par mon désespoir, tout cela a trop amorti à mes yeux la gravité de l'affront que vous avez reçu !... Oui, je le répète, en vous admirant et en vous remerciant du fond de mon cœur de m'avoir rappelé au sentiment de l'honneur ; oui, vous avez cent fois raison : la femme d'un gentilhomme ne doit pas être exposée à baisser humblement la tête devant le regard méprisant d'un homme. Il faut, non que vous soyez vengée, car l'insolence de ce boucanier n'a pu vous atteindre, mais que vous soyez mise à l'abri de tout outrage ! Il ne me reste donc plus à vous demander qu'une chose, Nativa, le nom du misérable qui s'est placé entre vous et le bonheur ?

Nativa, au lieu de répondre à la question de de Morvan, resta un moment silencieuse et pensive.

—Mademoiselle, reprit avec feu le jeune homme, comment, vous qui n'avez pas reculé devant l'aveu de ce que vous appelez votre faute, paraissez-vous donc hésiter à présent qu'il s'agit de me livrer le nom du coupable ! Votre cœur, au moment où votre bouche va prononcer un arrêt de mort, éprouverait-il une indigne pitié, une impardonnable faiblesse ! Douteriez-vous de ma parole ou de mon courage ?

—Je ne puis soupçonner le courage auquel je dois la vie de mon père et la mienne, répondit Nativa ; mais il n'en est pas de même de votre persévérance, dont je n'ai pas encore été à même d'apprécier la portée. Et puis, pourquoi vous le cacher ? oui, j'hésite à accepter le secours de votre bras, car il y a de ces dévouements qui imposent une telle reconnaissance à ceux qui en sont l'objet, que les cœurs généreux hésitent avant de les accueillir !...

—Faut-il vous répéter ici, mademoiselle, ce que je vous disais au château de Duguillon de Pennerose, qu'esclave de vos volontés, je saurai trouver mon bonheur dans mon obéissance ? Encore une fois, le nom de cet homme, je vous en conjure !

—Mais cet homme, chevalier, est séparé de vous en ce moment par les deux mille lieues du grand Océan ! Traversez-vous les mers pour aller le chercher ?

—Oui, mademoiselle ! répondit de Morvan avec une énergie pleine de sincérité.

—Chevalier vous avez le cœur noble et grand ! s'écria Nativa avec une émotion que jamais encore elle n'avait montrée vis-à-vis du jeune homme. Plus je réfléchis à notre merveilleuse rencontre, et plus je reste frappée de l'idée que la Providence vous a envoyé sur mon chemin.

Ces paroles, dites avec âme, causèrent à de Morvan une joie aussi profonde que naguère son désespoir avait été affreux.

—Chevalier, continua Nativa, votre réponse a fait cesser mes hésitations ; je veux vous initier à mes projets, n'avoir plus rien de caché pour vous. Toutefois, comme le secret que je vais vous apprendre ne m'appartient pas, j'exige que vous vous engagiez, par un serment solennel, à ne jamais le trahir.

—Ma parole de gentilhomme est le serment le plus solennel que je connaisse, mademoiselle ; sur l'honneur de mon nom et sur le salut de mon âme je vous jure que, dût ma discrétion me coûter la vie, jamais un seul mot capable de compromettre votre secret ne sortira de ma bouche.

—Merci, monsieur de Morvan ; à présent je puis parler sans crainte.

Nativa fit une légère pause, puis bientôt elle reprit :

—Je ne sais, chevalier, si vous avez gardé souvenir de certaines paroles assez ambiguës et mystérieuses que je vous ai dites au château de Duguillon de Penmenrose au sujet de votre avenir.

—Parfaitement, mademoiselle : que vous connaissiez une entreprise dont le succès me rendrait l'égal, par la richesse et par la puissance, des plus riches et des plus puissants.

—C'est cela même. Eh bien ! c'est justement de cette entreprise que j'ai à vous entretenir. Veuillez, chevalier, me prêter la plus extrême attention.

XX

Cette recommandation était inutile ; de Morvan fit signe qu'il écoutait, et Nativa continua :

—Chevalier, il vous serait difficile, impossible même, de vous figurer le tort considérable que les boucaniers des mers des Antilles causent au commerce et à la prospérité de ma nation ! Le voisinage de ces hôtes entreprenants et terribles, qui nuit d'une façon si fatale au développement de notre grandeur, constitue, de plus, une honte insoutenable pour l'honneur castillan.

Non-seulement ces hardis bandits ne craignent pas d'insulter les couleurs de l'Espagne, mais, hélas ! la plupart du temps un succès inexplicable couronne leur audace ; chaque jour voit l'accroissement de leur puissance, l'humiliation de notre pavillon. Les efforts et les sacrifices tentés par notre gouvernement pour arriver à la destruction des boucaniers ont été immenses. Ces efforts nous ont coûté le plus pur de notre or et de notre sang.

—Je ne croyais pas, mademoiselle, interrompit de Morvan, qu'une nation comme l'Espagne, ne vienne pas aisément à bout d'une poignée de bandits dénués de ressources et manquant de discipline.

—Vous êtes dans une grande erreur, chevalier, les boucaniers ne sont pas, ainsi qu'on le pense généralement, et que vous vous l'imaginez faussement, des bandits indisciplinés et opérant au hasard. Ce qui fait au contraire leur force, c'est qu'ils possèdent une organisation puissante, et obéissent avec un dévouement fanatique et qui ne connaît aucun obstacle, à la volonté d'un chef mystérieux et dont l'autorité est sans bornes. Le gouvernement d'Espagne a acquis cette conviction. Seulement quel est ce chef, quelle est cette organisation ? C'est ce qu'il n'a pu savoir. En vains des boucaniers tombés entre nos mains ont été livrés aux plus épouvantables tortures, soit que ces misérables ne fussent pas initiés eux-mêmes au secret de leur existence politique, s'il m'est permis de me servir de cette expression, soit qu'ils trouvaient dans leur farouche enthousiasme une force supérieure à la douleur, toujours est-il que pas un seul d'entr'eux n'a révélé la cause de leur puissance : tous sont morts en nous jetant, avec leur dernier soupir, un cri du défi et d'outrage !

—Combien il est à regretter, dit de Morvan avec une admiration involontaire, que de telles natures soient entrées dans la voie du crime ! Que de grandes choses on eût pu accomplir avec de tels hommes ! Mais, pardon, mademoiselle, si je vous interrompe encore, poursuivit le jeune homme : je ne me rends pas compte de l'intérêt si direct que vous semblez prendre à la destruction des boucaniers !

—Là est justement le secret qu'il me reste à vous confier. Mon père, le comte de Monterey, que l'amitié et la confiance sans bornes de notre infortunée Marie-Louise avait rendu suspect aux partisans de la ligue d'Augsbourg, dut, après la mort violente de cette excellente princesse, abandonner la cour. Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis près de six ans, mon père profitant de son séjour à Hispaniola où il s'était retiré, a étudié et suivi avec un soin passionné l'existence et les actions des boucaniers. Il est assuré aujourd'hui, grâce à ses connaissances profondes des mœurs de ces bandits, de leur manière de combattre et d'opérer, des parages qu'ils fréquentent, que s'il parvenait à découvrir le lien qui les unit entre eux, il ne resterait plus bientôt de la scandaleuse puissance de ces bandits que le souvenir d'une terrible justice, comme l'histoire n'en offre peut-être pas d'exemple ! Mon

père, de retour depuis six mois à la cour d'Espagne, a reçu de Sa Majesté Charles II, à qui il a exposé ses espérances, la mission secrète, avec des pouvoirs illimités, de poursuivre la réalisation de son projet. Voilà pourquoi nous nous trouvons aujourd'hui à la cour de France.

—Espérez-vous donc, mademoiselle, que Louis XIV s'associera aux vues de Sa Majesté très-chrétienne ? Les boucaniers, je le sais, sont d'abominables bandits ; mais enfin leurs excès, en suscitant sans cesse des embarras à l'Espagne, profitent à notre sécurité et à notre puissance. Il m'est permis de douter que le comte de Monterey obtienne du roi de France l'appui et le secours qu'il en attend.

—Oh ! quant à la bonne volonté de Louis XIV, répondit Nativa en souriant, mon père en est assuré. Le comte de Monterey possède en ses mains un moyen certain, je ne dirai point d'éveiller sa sympathie, mais de peser sur sa volonté. Non, ce qui nous manque, ce n'est ni de l'argent, ni du courage, ni des alliés ; c'est de connaître, je vous le répète, le lien mystérieux qui unit entre eux les boucaniers et leur donne cette force invincible, notre ruine et notre honte !

—Mais, mademoiselle, dit de Morvan qui, tout intéressante que fût pour lui cette conversation, eût certes préféré mille fois entretenir la ravissante Espagnole de son amour ; mais mademoiselle, je ne comprends pas trop en quoi toutes ces choses que vous voulez bien me confier me regardent. . .

—J'arrive à ce qui vous concerne, chevalier de Morvan, reprit Nativa en l'interrompant ; je vous ai dit que mon père est investi par Charles II de pouvoirs illimités ; veuillez prendre ces mots dans leur complète acception. Le comte de Monterey a le droit de conférer tel grade, telle dignité qu'il jugera convenable. Un brevet de général et de grand d'Espagne avec une pension annuelle de cent mille piastres, soit un demi-million de votre monnaie de France, serait reconnu par le roi ! Comprenez-vous ?

—Parfaitement, mademoiselle ; seulement je ne vois pas encore en quoi cela se rapporte. . .

—Quoi ! vous ne comprenez pas que grâce à votre qualité de Français, à votre position de noble ruiné, que grâce surtout à votre brillant courage, il vous serait facile de captiver la confiance des boucaniers et de vous rendre maître de leurs secrets ! Pour mieux les tromper, vous prendriez part à leurs expéditions ! vous seriez des leurs ! . . . Votre délicatesse aurait à souffrir, je le sais, de cette complicité ! Mais la pensée que vous servez l'Espagne, qu'un grade imminent et une fortune digne d'envie, récompenses méritées de votre noble dévouement vous attendent ; cette pensée, dis-je, vous soutiendrait dans vos épreuves.

Nativa s'était animée en prononçant ces dernières paroles ; mais à mesure que l'enthousiasme de la jeune fille s'était accrue, de Morvan avait pâli.

—Mademoiselle, lui répondit-il après un moment de silence et sans paraître remarquer le regard réellement enchanteur qu'elle lui adressa en terminant sa phrase, je m'aperçois avec un découragement que je ne chercherai pas à vous cacher, que jusqu'à présent vous avez eu de mon caractère une opinion détestable ! . . .

—Moi, chevalier de Morvan ! s'écria Nativa avec une extrême surprise. Que dites-vous ?

—Je dis mademoiselle, que les boucaniers, fussent-ils les plus cruels assassins, les plus abominables bandits que la terre ait jamais portés, celui qui leur donnera la main, s'assiera à leur table et partagera leur dangers, afin de pouvoir les vendre plus tard tout à son aise et avec impunité, passera avec raison aux yeux de tous les gens de bien pour un espion et un traître ! Je dis que son infamie, lui valût-elle de l'or à profusion, des dignités sans nombre, cet homme n'en restera pas moins déshonoré ! . . . J'ajoute à présent que moi pauvre noble ruiné, pour me servir de vos expressions, je refuserais de croiser mon épée avec un tel homme, fût-il grand d'Espagne et riche à millions. Je répondrais à ses insultes par le mépris, à ses violences par le bâton ! . . .

(A suivre

L'APPAREIL INDISPENSABLE



Enfin ! Le grand et suprême spécifique contre la plaie des servantes paresseuses.

UNE HISTOIRE D'OURS

(Pour le SAMEDI.)

—Ah ! c'est comme cela que vous enrichissez l'histoire naturelle de récits véridiques ! me dit l'ami X, en me tapant sur l'épaule, pendant que je vidais ma boîte du bureau de poste, dimanche dernier. Tu n'as pas celle-là, au moins, car elle vient de m'arriver.

Et il se mit à me raconter l'aventure qui suit, avec un accent de véracité qui ne nous permet pas un instant de mettre sa bonne foi en doute.

Nous le laissons parler.

Il y a un mois que je suis parti pour visiter ce qu'on appelle le nord du curé Labelle. Nous étions campés à la chute aux Iroquois, région superbe à 70 milles de St-Jérôme. J'étais parti seul, un matin, pour faire notre provision quotidienne de poisson. Vous dire que ça mord, n'est pas le mot. En moins d'une heure, j'avais plein mon panier de truites. Je repris le chemin du camp, me rendant comme je pouvais, de roche en roche, de tronc en tronc à travers bois et broussailles. Je sautai sur une vieille souche couleur de mousse, qui céda un peu sous mon poids ; et me disant qu'elle était pourrie, je retombai sur l'herbe à côté. Mais avant que je fusse relevé, je reconnus le souffle et le mugissement d'un ours : le vertige s'empara de moi. Il me passa par tout le corps un de ces courants électriques qui paralysent et rendent impotent comme dans un rêve. Je pus pourtant faire deux choses à la fois : réciter mon acte de contrition et prendre ma plus grosse truite, que je passai par dessus l'épaule pour l'offrir à tout hasard à l'ours. Rien ne m'aurait décidé à me retourner pour le regarder. Je sentis le poisson me partir des mains et vous pouvez croire que je m'empressai d'en passer un second. Je n'avais jamais été aussi prévenant de ma vie, et comme vous connaissez l'hospitalité canadienne, c'est de bon cœur que je conviais l'ours à mon modeste déjeuner. Je me serais ôté le pain de la bouche pour cet excellent ami qui ne voulait pas de moi. Un troisième, un quatrième, puis un cinquième poisson prirent le chemin des premiers. Il me revenait un soupçon de baume dans les veines. Si j'avais osé, je l'aurais pressé sur mon cœur cet ours délicat qui procédait comme je l'aurais fait au restaurant avec une bouchée d'anchois, et qui préférerait les hors-d'œuvres que je lui présentais à ma chétive personne.

La collation marcha de la sorte pendant une demi-heure et je finis par me dire que mes chances de salut devaient augmenter en proportion de son ravitaillement. Car les ours ont un avantage sur l'homme : ils ne mangent qu'à leur faim. Un fois repu, il n'avait aucune raison de m'immoler.

Je commençai donc une manœuvre savante pour me retourner sans attirer son attention, et pendant que je l'amusais avec une belle truite de cinq livres, j'eus l'audace de le regarder de côté. Ah ! tonnerre de chien malade ! je bondis comme poussé par un ressort : l'ours était aveugle et probablement criblé de rhumatisme ; car il semblait cloué au sol.

Je déposai modestement mon panier à la portée du pauvre infirme qui ne se rendait pas compte à qui il devait tout ce gala, et je filai plus vite que ça veut le camp, où mes compagnons attendaient la matière première de la friture matinale.

Ce jour-là, nous nous passâmes de poisson.

Du reste, j'ai la peau de mon bienfaiteur chez moi, tout comme votre major qui collectionne des peaux de serpent.

LES MALHEUREUX TYPOGRAPHERS

La veille des noces :

Le futur, s'arrachant les cheveux de désespoir :

—Et dire qu'elles sont toutes jetées à la poste !

La future.—Quoi donc ?

Le futur.—Nos cartes d'invitation. Au lieu de dire : "Votre présence est requise," le typographe a mis : "Votre présent est requis."

L'IMBÉCILE DE MÉDECIN.

A la campagne :

La femme.—Le docteur me l'a bien dit qu'il faut que tu restes un grand mois sans travailler.

Le mari.—Est-il fou ? Il devrait savoir que c'est difficile pendant les récoltes. Je ne devrais pas l'écouter.

Après un moment :

—Enfin ! C'est dur ; mais il faudra bien s'y soumettre. L'animal !

La femme.—Il dit aussi que tu dois éviter toutes fatigues, surtout la chasse et la pêche.

Le mari.—L'imbécile ! Qu'est-ce que tu veux que la pêche et la chasse me fassent ? Ah ! bien non, par exemple.

PAR PRÉCAUTION.



—Comment cela ! Un habillement dans lequel tu n'entres pas !

—Pour le moment, oui. Mais je m'en vais passer un mois dans un hôtel d'été. Cet habillement est fait pour mon retour.

RENDRE LE PEUPLE MEILLEUR.



La dame.—Brigitte, je n'aime pas à voir tous ces hommes-là, en bas.

Brigitte (la cuisinière).—Des hommes! Excusez, madame, je ne reçois que des messieurs. Mais si ça vous déplaît qu'ils restent en bas, je les ferai monter au salon, madame.

LA PREUVE

I

—Oui, monsieur Berthier, disait la femme de charge au paralytique, depuis vingt ans que je me suis fixée à Cherbourg, tout mon plaisir était de voir arriver les navires! il me semblait toujours que j'attendais quelqu'un qui allait débarquer sous mes yeux! Le jour où je vous vis prendre terre, porté par deux matelots, le visage triste, les yeux pleins de larmes, je sentis que je n'attendais plus personne, et c'est pourquoi, trois jours plus tard, au lieu d'aller à la jetée, ce fut ici que je vins, présentée par ce bon docteur qui se trouvait être votre ami.

—Et je suis bien le premier malade qui puisse bénir son médecin! interrompit le vieillard, au lieu de m'apporter des drogues, il m'a amené une brave femme qui se dévoue à moi comme une sœur. Savez-vous que grâce à vos soins je vais mieux de jour en jour?

—Oui, le corps, je ne dis pas, reprit-elle, mais je veux aussi guérir l'âme!

—Oh! Elle est inguérissable! soupira Berthier, l'infâme l'a trop cruellement déchirée!

Mme Martin était devenue toute pâle:

—Infâme est bien dur, dit-elle.

—Pas assez pour elle! s'exclama Berthier.

—En êtes-vous bien sûr, monsieur? s'écria la femme de charge.

—Si sûr que j'en ai la preuve!

—La preuve?

—Je l'ai là sur moi! tenez, dans ce portefeuille! oui, je l'ai quittée, l'infidèle! Je l'ai fuie au bout du monde, si loin au fond des déserts que j'aurais défié son nom d'arriver seulement jusqu'à moi! mais là, au lieu de l'oublier, je n'ai vécu que de sa pensée pendant ces vingt ans d'exil! Je portais sur moi la preuve de son infamie et je ne m'en séparais pas! J'ai bu ce poison goutte à goutte et je n'en suis pas encore mort!

Mme Martin le regardait, calmée soudain par cette pensée:

Enfin je pourrai donc savoir pourquoi lui, cet honnête homme, m'a abandonnée ainsi.

Puis elle ajouta tout haut:

—Moi non plus je ne suis pas morte! Et pourtant, voyez mes cheveux! Ils ont blanchi en une nuit!

—Vous avez souffert? demanda Berthier.

—Affreusement! répondit-elle, et dès le berceau, monsieur.

—Dès le berceau?

—Je suis née d'un mariage secret. Ma pauvre mère! Elle était bien malheureuse! Un galant homme l'aima et toucha son cœur. Les parents mirent des obstacles; on se maria à la cachette et mon père partit pour la guerre. Hélas! il n'en devait pas revenir! et je naquis comme il mourait! Ma mère, ne pouvant m'avouer, dut dissimuler ma naissance et me faire élever loin d'elle. Elle m'aimait bien cependant! mais la honte! mais le danger!

Je la vis comme une étrangère et nul ne connut mon secret, pas même mon mari que j'adorais! En la faisant passer à ses yeux pour ma bienfaitrice, j'étais sûre qu'il l'honorait et il l'a toujours honorée! Hélas! je devais les perdre tous deux à quelques jours de distance! Et je suis restée toute seule avec ma pauvre petite fille!

—Vous avez une fille, madame Martin?

—Oui, monsieur, dit-elle tout émue.

—Et vous ne l'avez pas amenée!

—Je n'ai pas osé!

—Pas osé! allez la chercher bien vite! Où l'avez-vous mise en cage?

—Chez des amis!

—Quels amis? Pour une jeune fille, madame Martin, il n'y a de vraie amie qu'une mère! et même aussi pour un homme! ajouta-t-il amèrement. Dans le désert, où j'ai vécu, que serais-je devenu sans mon talisman?

—Votre talisman

—Tenez, ce petit médaillon, le portrait de ma mère à vingt ans! Je la regardais chaque matin et j'étais fort pour tout le jour.

En voyant l'image qu'il lui montrait, la femme de charge ne put retenir une exclamation.

—Qu'avez-vous? demanda Berthier.

—Rien, dit-elle dans le plus grand trouble, je pensais, à votre bonté de vouloir que j'amène ma fille! Vous voulez la voir! Eh bien, moi aussi je veux que vous la voyiez!

Et la pauvre femme toute tremblante, mettant de travers chapeau et chapeau, sortit presque en titubant et en répétant encore:

—Oh! oui! je veux que vous la voyiez!

Depuis qu'elle était partie le vieillard songeait, la tête basse, portant souvent la main à son cœur et la retirant aussitôt.

—Oh! cela me brûle! s'écria-t-il tout à coup, et d'un geste violent il saisit son portefeuille, l'ouvrit et en tira un papier fripé, jauni, usé par le temps et plus encore par les larmes. Il lut et demeura haletant.

Soudain d'un mouvement plus fort que sa volonté, il porta le papier à ses lèvres et le couvrit de baisers. "Ah! lâche! lâche que je suis! dit-il en sanglotant, ces lignes écrites pour un autre je les baise parce qu'elles sont de sa main! Ô torture! pour un autre! pour un autre, ces mots brûlants: "Toi que j'adore! l'enfant de ton sang! tu te cacheras! Oh! cela, surtout! tu te cacheras! où, l'infâme? où devait-il se cacher? Ah! pourquoi cette moitié de lettre au lieu de la lettre toute entière? Il y avait son nom, sans doute! Si je l'avais su! tu te cacheras! tu te cacheras!"

Sa voix s'éteignit peu à peu: son bras glissa le long de son corps; la lettre glissa à terre; l'infirme s'était endormi.

II

—Retiens bien ce que je t'ai dit, Madeleine, dit tout bas en rentrant Mme Martin à sa fille. Il faut oublier ton nom; à partir de ce moment tu t'appelles...

—Suzanne Martin, oui, maman! dit l'enfant toute sérieuse: mais quel est donc ce vieillard?

—Un homme qu'il faut bien aimer, car il a beaucoup souffert! dit la mère gravement.

Puis, voyant un livre dans la main de Madeleine:

—Tu as pris mon paroissien? demanda-t-elle.

—Je n'ai pas trouvé le mien et je voulais aller à l'église, répondit la jeune fille.

Et comme elle présentait le livre à sa mère, un papier s'en échappa; celle-ci le ramassa vivement:

—Si tu m'avais perdu cela, dit-elle, quel chagrin tu m'aurais fait!

—Qu'est-ce donc ?

—Un fragment d'une lettre que j'avais écrite à ma pauvre maman le lendemain de ta naissance et que j'allais lui envoyer, quand elle arriva chez moi ! Oh ! cette scène inoubliable ! J'étais dans mon lit, soudain j'entends la voix de ma mère ! Je déchire bien vite ma lettre pour ne pas être grondée ! Elle entre, me voit un livre à la main et s'écrie :

—Oh ! la petite folle qui veut se rendre malade !

Elle court à moi, me prend mon livre, fait une marque, le porte dans la chambre voisine et revient me serrer dans ses bras !

—Et ce bout de lettre ! demanda Madeleine.

—Elle le trouva en partant, le lut, le baisa, et le serra sur sa poitrine. Je ne devais pas la revoir vivante ! Quinze jour après elle était morte et je trouvais en l'embrassant ce papier froissé sur son cœur ! C'est pourquoi je l'ai gardé dans mon livre de prières, comme la plus sainte des reliques.

III

—C'est vous, madame Martin ? interrompit Berthier qui venait de s'éveiller.

—Moi et ma fille que je vous présente, répondit-elle en proie à une vive émotion.

—Ah ! voyons-la, cette enfant ? dit Berthier en prenant la main de Madeleine. Ah ! mes yeux ! mes yeux !... Vite, vite, madame Martin ! Poussez-moi vers la fenêtre !

—Suzanne ! balbutia la pauvre femme.

—Voulez-vous que je vous conduise, monsieur ? dit gentiment la jeune fille en poussant le fauteuil du vieillard sans attendre sa réponse.

—Vous êtes trop aimable, mon enfant ! dit celui-ci tout réjoui et mettant déjà ses lunettes.

Quand ils furent en pleine lumière, le vieillard contempla longuement la jeune fille :

—Oh ! dit-il tout attendri, sont-ce mes yeux qui m'abusent ou ce que je vois est-il réel ? Non, vraiment, je ne me trompe pas ! c'est elle ! C'est tout à fait elle !

Et avec des larmes dans la voix :

—Je vous aimerai bien, mon enfant. Vous êtes tout le portrait de ma mère.

Brisée par l'émotion, la fausse madame Martin se laissa tomber sur une chaise, les yeux à terre. Un papier gisait sur le sol ; elle le ramassa, y jeta machinalement les yeux, reconnut sa propre écriture, lut, étouffa un cri, regarda avec stupeur le vieillard qui, là-bas, devisait avec la jeune fille et murmura entre ses lèvres :

—La voilà donc cette preuve ! c'est pour ces lignes innocentes que nous avons tous deux des cheveux blancs !

Et vivement elle tira de son portefeuille son fragment de lettre, l'enferma dans celui de Berthier et serra le tout dans le portefeuille oublié là tout à l'heure. Puis prenant brusquement son parti :

—Suzanne, dit-elle, laissez-nous ! J'ai quelque chose de très grave à dire à M. Berthier.

La jeune fille obéit.

—Monsieur, continua-t-elle aussitôt, j'ai rencontré le docteur, votre ami, qui m'a dit une chose si extraordinaire...

—Quelle chose ?

—Il prétend que votre femme était innocente et que vous l'avez condamnée sur une fausse preuve !

—Sur une fausse preuve ! s'écria Berthier, suffoqué d'indignation, donnez-moi ce portefeuille ? Bien ! merci ! vous, allez voir !

Et, dès qu'il eut pris sa lettre, il continua, sans l'ouvrir :

—J'étais lieutenant de vaisseau ; je venais de faire un long voyage ! Après huit mois d'absence j'arrive chez moi, un soir ! Je veux courir à ma chambre, quelqu'un m'arrête, une vieille dame, qui aimait beaucoup ma femme, la comtesse de Fresnay.

—Prenez garde, monsieur, me dit-elle, Mme Berthier ne s'attend pas à vous voir. Une joie trop brusque pourrait lui faire beaucoup de mal, n'est-ce pas, docteur ?

—C'est à craindre, dit un homme qui venait de sortir de la chambre.

—Elle est malade ? m'écriai-je.

—Elle est mère, me dit en souriant Mme de Fresnay, qui me salua et sortit.

—Attendez-moi, dit le docteur, je vais la préparer tout doucement.

Je demurai là tout ému de cette nouvelle, souriant et pleurant de joie ! Le docteur ne revenait pas, je cherchais à m'occuper. Un livre tombe sous mes yeux ; je l'ouvre à une page où il y

avait une marque, un morceau de lettre ; je reconnais l'écriture de ma femme, je lis et je demeure foudroyé !... C'était une lettre d'amour et elle n'était pas pour moi !... Je bondis pour tuer l'infâme !

—Vous n'entrerez pas, monsieur ! me dit le médecin qui venait de réparaître.

—Place ! place ! criais-je affolé.

—Tuez-moi ! vous entrerez ! me dit-il résolument.

Je sentis que je devenais fou. J'eus peur de moi, je reculai et je m'enfuis loin de ma maison maudite, loin de Paris, loin de la France, au bout du monde !

Sa femme le regardait, toute blême.

—Pour ce chiffon de papier ! s'écria-t-elle. Voyons donc ! Lisez-le-moi.

—Je n'ai pas besoin de le lire ! rugit Berthier, je le sais par cœur ! Ecoutez !...

—Viens ! viens vite, toi que j'adore ! Je suis mère d'une fillette qui te ressemble et qui sera tout ton portrait ! ô toi dont je ne puis avouer l'amour, comme tout mon cœur le désire, viens du moins jouir en cachette de ma tendresse si profonde, si éternelle ! Et apporte-moi la tienne ! mon mari peut arriver ! Profite de son absence pour venir embrasser librement ma petite Madeleine, ta petite Madeleine à toi aussi, l'enfant de ton sang ! viens ! viens ! tu te cacheras !

Berthier s'interrompt :

—Entendez-vous cela, madame ? Tu te cacheras ! La misérable ! Moi qui l'avais épousée malgré l'infamie de sa naissance, elle, cette enfant naturelle ! sans père ! sans mère ! Comprenez-vous ? sans mère ! c'est-à-dire fille d'une coquine !

—Vous mentez ! Tu mens ! éclata la noble femme. Que tu m'aies condamnée sans m'entendre, que tu m'aies déshonorée, outragée, flétrie, perdue, soit ! Mais que tu outrages ma mère ! Ah ! cela, jamais, par exemple !...lis encore ce n'est pas fini !

Le vieillard abasourdi ouvrit la lettre et vit qu'elle avait une suite.

—Je vais te dire ce qu'il y a après continua-t-elle avec force, car moi aussi je la sais par cœur ! " Tu te cacheras pour m'embrasser, et tes baisers, mère chérie, me donneront la patience d'attendre ceux de mon Georges bien-aimé !"

Berthier poussa un grand cri. Il était debout.

—Madame de Fresnay ! dit-il d'une voix étranglée.

Un sanglot lui répondit.

—Ah ! misérable que je suis, s'écria-t-il en sanglotant ; ma femme !... ma pauvre femme, pardon !... Pardon ! ma femme vénérée !... Ah ! justice de Dieu !... Regarde !... Mes genoux !... Mes genoux plient !... Je peux tomber à tes pieds !...

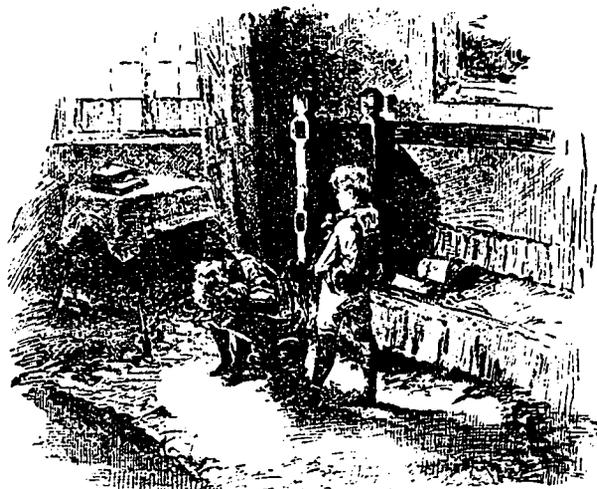
Elle le reçut dans ses bras.

Aux cris qu'ils avaient poussés, une porte s'était ouverte. Berthier aperçut sa fille et jeta un cri :

—Madeleine !

Et, comme elle ne comprenait pas, ce fut le paralytique qui courut à son enfant. Le bonheur l'avait guéri.

CONSOLATION SÉRIEUSE.



Jack.—Qu'est-ce que tu as donc, Henriette ?

Henriette.—Je pleure : ma maman est allée dans le ciel ce matin.

Jack (cherchant une consolation).—Mais... peut-être bien qu'elle n'y est pas allée.

NETTOYAGE OBLIGATOIRE



Premier tramp, (dans sa chambre à coucher).—Qu'est-ce que c'est ça, Bill ? Une bataille de chiens ?

Second tramp.—Je t'en fiche ! Je me suis fait prendre dans une balayeuse de rue. J'te crois que ça vous nettoie. Regarde-moi si ce soulier-là était bon ; il était rendu au genou et il ne lâchait pas. Viens m'aider à me déchausser.

LE COIN DU DOCTEUR

L'ENTERREMENT DU DOCTEUR X...

Le docteur X... est mort, à la grande, très grande joie du docteur Y..., l'un de ses voisins. La famille a bien fait les choses ; ses funérailles ont été convenables, quoique cela coûte fort cher pour être expédié proprement. On le conduit sur un corbillard couvert de fleurs, comme c'est la mode, vers les ifs de la principale nécropole, vers ce qu'on est convenu d'appeler le champ du repos.

Le ciel nébuleux s'harmonise avec la gravité de la cérémonie ; il s'est drapé de deuil, comme le sanctuaire, et semble accentuer la mélancolie des personnes qui suivent le cortège.

Voyons donc si l'état des esprits correspond à cette apparence. Il est facile de recueillir des fragments de conversation en se mêlant à la farandole funèbre. Je les note sans commentaires :

Côté des parents.—... As-tu encore de la monnaie ? Moi, je suis à sec... Tu sais qu'il y aura de nouveaux pourboires à donner au ciriatère ?

Côté des amis.—Ça n'a pas été long. Dieu sait pourtant s'il tenait à sa guenille ! Il la soignait en véritable épicurien qu'il était.

—Méchant ! Il se conservait pour ses malades, voilà tout.

Parmi les confrères.—Il paraît qu'il avait toute la clientèle du quartier. Ses plus proches collègues, entre autres Chose... Machin... tu sais bien, sont capables d'illuminer ce soir.

Rang des intimes.—Je sais pertinemment qu'il laisse une fortune assez rondelette ; ses enfants ne sont pas à plaindre. L'ainé, pour être animé de bonnes dispositions et commence à bien aller, pourra s'offrir des consolations... brunes et blondes à la fois.

—Oh ! il a de qui tenir, puisque son père professait ouvertement qu'un ménage est une si douce chose qu'on en a presque toujours deux. Pour plus de sûreté, il a fait son paradis en ce monde !

—C'était probablement une de ses anciennes, cette femme hors

d'âge que nous avons remarquée à la sortie. Ses larmes faisaient couler son maquillage ; son deuil ressemblait à un déguisement.

Entre vieux camarades.—Tu iras jusqu'au cimetière ?

—Oui, J'engraisse trop ; il m'avait recommandé l'exercice, et c'est bien la moindre des choses que je tiens compte aujourd'hui de ses conseils. D'ailleurs, j'ai quelques visites à faire dans ces parages ; j'en profiterai, et comme la cérémonie menacée de se prolonger, j'espère ne rencontrer personne. Ils seront tous sortis.

—Quant à moi, je vais filer à l'anglaise et gagner la tangente au détour de la rue. Il m'a dit tant de fois de prendre mes repas à l'heure fixe...

—Quelle imprudence !... On se lève plus tôt, on sort de bonne heure ; cela creuse ; il est élémentaire de se lester auparavant.

—D'ailleurs, il paraît qu'il y aura des discours, et je veux éviter la lugubre comédie qui va se jouer autour de la fosse béante, ne pas voir le monsieur en cravate blanche qui, avec une émotion de cabotin, va débiter des fadeurs dont il ne pense pas un traître mot. Les chants religieux et les tentures noires m'ont déjà assez énervé !

—Il est certain que tu as l'air tout triste.

—Dame ! je ne suis pas sa veuve et je n'hérite pas de lui.

Deux égoïstes.—Ces brusques variations de température sont terribles. C'est vraiment inquiétant comme on s'en va, cet hiver.

—Pourvu que ce ne soit pas nous !

—Je n'en demande pas tant : pourvu que ce ne soit pas moi ! Je respecte la mort, mais j'aime encore mieux la vie ; c'est une habitude que je ne tiens pas à perdre. Je n'ai d'ailleurs jamais vu personne accepter avec plaisir une partie de canotage avec le nocher Caron.

—C'est gentil au docteur de nous avoir précédés, nous, ses plus vieux clients, nous (convenons-en) qui ne sommes plus capables de rien, pas même d'être députés.

Il est certain qu'il aurait pu depuis longtemps nous faire faire le plongeon. Enfin, il n'entendra plus parler de Paulus et de Mme Damala.

—Hé ! je n'en suis pas bien sûr, puisque Damala est parti en même temps que lui.

Les locataires.—Oui, je ne dis pas : c'était un honnête homme ; mais ses collègues donnent à entendre qu'il avait autant de savoir que de savoir-faire ; et puis, malgré sa grande clientèle, il n'a rien publié. Il est resté stérile comme Sara ou certains membres du barreau.

Entre hommes politiques.—Certainement le scrutin de liste offrirait des avantages ; mais il y a le général... En voilà un géneur... il n'a pourtant rien de géant que son plumet.

—Il n'en faut pas davantage... En voyant combien la foule fait des idoles avec peu de chose, je ne m'étonne pas que Dieu ait créé l'homme de rien.

Un boursicotier pressé.—Ça n'en finira donc pas ; voilà près d'un quart d'heure que je suis arrêté par le cortège... Et l'on ose dire que les morts vont vite !

Une vieille dame à chapeau caricatural, à catarrhe et à toutou ; elle se mouche avec un bruit qui fait songer involontairement à la trompette de Jéricho ou à celle du jugement dernier.—C'est plus fort que moi, chaque fois que j'en vois passer un, cela me rappelle malgré moi mon pauvre défunt !

Les lostics sur le trottoir.—Ah ! c'est le docteur X... qu'on enterre. L'administration devrait bien lui donner une concession à perpétuité ; il a procuré tant d'ouvrage aux Pompes funèbres.

Dans une voiture de dames.—Il m'a bien soignée, j'en conviens ; mais il avait une façon de vous examiner...

—Quant à Louise, va-t-elle enrager d'être condamnée au noir, qui ne lui va pas du tout ? Elle venait justement de recevoir des toilettes à sensation avec lesquelles elle comptait nous éclabousser.

—Quel contre-temps fâcheux !

Un cocher.—Il est vraiment dommage, puisque ce mort était un bon vivant, qu'on n'ait pas encore eu l'idée, dans la haute, de faire des repas d'enterrement. C'est très gai, chez le populaire, un bel enterrement de trente, de quarante, de cinquante couverts. Il se trouve toujours un boute-en-train pour vous en conter de bonnes au dessert. Décidément, j'ai la pépie, cela donne soif de suivre un cercueil comme de chasser à travers la plaine.

Il ne sera donc regretté par personne, ce vieux praticien, qui a consacré le meilleur de lui-même à secourir ses semblables ! Hélas ! son chien est encore celui qui s'apercevra le plus de son absence : il lui donnait tant de sucre !

HISTOIRE D'UNE COURSE DANS LES CHARS URBAINS



I

Le petit monsieur.— On est assez bien dans ces chars-ci



II

Le conducteur.— Serrez-vous !



III

Le conducteur.— Serrez-vous encore, mesdames et messieurs.



IV

A l'arrivée: Le petit monsieur était rendu dans les régions étherées.

LA GRANDE PETITE FILLE

Maman ! comme on grandit vite !
Je suis grande, j'ai cinq ans !
Eh bien ! quand j'étais petite,
J'enviais toujours les grands.

Toujours, toujours à mon frère,
S'il venait me secourir,
Même quand j'étais par terre,
Je disais : "Je veux courir !"

Ah ! c'était si souhaitable
De gravir les escaliers !
A présent, je dine à table,
Je danse avec mes souliers !

Et ma cousine Mignonne,
A qui j'apprends à parler,
Du haut des bras de sa bonne
Boude, en me voyant aller.

Pauvre enfant ! Qu'elle est gentille
Quand elle pleure après moi !
J'en fais ma petite fille ;
Je la baise comme toi,

Lorsque, me voyant méchante,
Tu chantais pour me calmer,
Je la calme aussi ; je chante
Pour la forcer de m'aimer.

Et puis, maman, je suis forte ;
Bon papa te le dira.
Son grand fauteuil, à la porte,
Sais-tu qui le roulera ?

Moi ! C'est sur moi qu'il s'appuie
Quand son pied le fait souffrir ;
C'est moi qui le désennuie
Quand il dit : "Viens me guérir !"

O maman, je te regarde
Pour apprendre mon devoir,
Et c'est doux d'y prendre garde
Puisque je n'ai qu'à te voir.

Quand j'aurai de la mémoire,
C'est moi qui tiendrai la clé,
Veux-tu ? de la grande armoire
Où le linge est empilé.

Nous la polirons nous-mêmes
De cire à la bonne odeur.
O maman, puisque tu m'aimes,
Je suis sage avec ardeur !

Nous ferons l'aumône ensemble
Quand tes chers pauvres viendront.
Un jour, si je te ressemble,
Maman ! comme ils m'aimeront !

Je sais ce que tu vas dire ;
Tous tes mots, je m'en souviens.
Là, j'entends que ton sourire
Dit : "Viens m'embrasser !" Je viens !

LA PUISSANCE DE LA PRESSE.

Le pasteur voulait ramener au bercail la brebis égarée, un ivrogne à la quinzième puissance.

—Vois donc, mon ami, où cette fatale habitude va te conduire. Qu'est-ce que tu feras quand ton nom, ton honneur, ton repos domestique, ton avenir, tes amis, ton éternité même seront perdus ?

—Perdus ? reprend l'ivrogne qui n'a rien saisi que ce dernier mot, perdus ? (hic) E bien, z'hannone'rai dans les gazettes.

DEUX CORDES A SON ARC



La mère.—Allons, Bob, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Bob (pleurant).—Je ne sais pas, moi. Tu disais que mademoiselle Henriette a toujours deux cordes à son arc. Je suis allé lui demander de me montrer ses deux cordes. Monsieur Tom s'est mis à rire et elle m'a donné une tape.

L'ART D'ÊTRE BELLE

LES SOINS DE PROPRETÉ ET LES BAINS

La première chose qu'une femme doit faire en se levant est de se laver. Non pas de se débarbouiller simplement avec le bout d'une serviette ou une petite éponge, mais bien de se laver des pieds à la tête.

Je ne parle pas même des bains pour l'instant. J'y viendrai tout à l'heure. Il s'agit simplement des soins de propreté.

Il n'est pas à la portée de tout le monde d'avoir une installation de salle de bain et il faut convenir que la française, si soucieuse de conserver sa beauté, est bien moins avancée que les femmes des autres nations, les allemandes exceptées, sous le rapport des ablutions.

Si les locaux, exigus pour la plupart, dont on dispose en France ne permettent pas les bains à domicile, il n'est pas de réduct dans lequel on ne trouve une petite place pour y loger un tub, puisque le dit tube se suspend à un clou dans une cuisine ou derrière une porte.

Le matin, en sortant du lit, une femme soucieuse de se conserver fraîche, avec la peau lisse, exempte de petits boutons dans le genre de la chair de poule, de duvets et de rougeurs, devra faire emplir le tub d'eau tiède et avec une brosse de chiendent à brins ras, ou à l'aide d'un gant de crin très dur, la brosse ou le gant bien enduit de savon, se frictionner le corps avec toute l'ardeur dont elle est capable.

Elle prendra pour cela du savon blanc à l'iris, savon très commun qu'on emploie pour les savonnages. Bien entendu elle ne se frottera pas la figure avec la brosse de chiendent. Elle emploiera pour cette usage une éponge plutôt rude : elle pourra se servir du même savon, à moins qu'elle ne lui préfère un savon plus vin qui ne vaut pas beaucoup mieux ; tous les savons se ressemblent, la différence des odeurs est seule cause de la différence du prix.

Après s'être bien frottée, elle trempera une grosse éponge dans de l'eau tiède, qu'elle aura réservée pour cela et qu'elle aura placée près d'elle dans une cuvette ; en prenant cette éponge, l'eau ruissellera sur son corps et enlèvera jusqu'à la moindre parcelle de savon qui pourrait s'y trouver.

Cela fait, elle s'enveloppera d'un grand peignoir et s'essuiera rapidement. Puis, à l'aide d'un morceau de flanelle humecté d'eau

de senteur, elle se frictionnera vigoureusement.

Ce bain, friction comprise, ne doit pas durer plus de dix minutes : car, au lieu d'être salubre, il pourrait devenir dangereux par le refroidissement dont il pourrait devenir la cause. Les bienfaits qui ne peuvent manquer d'en résulter dépendent donc uniquement de la rapidité avec laquelle on se l'administre.

Un lavage de ce genre renouvelé tous les jours est plus salubre qu'un grand bain. Du reste, les personnes qui ont une salle de bain et qui se baignent tous les jours ne doivent pas rester dans l'eau plus de dix minutes et seront bien en sortant de l'eau de se faire faire ou de se faire elle-mêmes la vigoureuse friction dont nous parlons ici.

Les grands bains pris chez soi ou dans un établissement spécial sont très affaiblissants ; ils sont, répétés plusieurs fois par semaine, considérés comme médicaments. Cependant, malgré les ablutions journalières dans le tub, il est bon de prendre un grand bain tous les dix ou douze jours en y ajoutant soit du son, soit de la gélatine, de l'amidon, du carbonate de soude ou de toute autre chose adoucissante ou astringente.

On peut rester dans un grand bain trente ou trente-cinq minutes. Il ne doit pas en général dépasser de 25 à 30 degrés centigrades : cela dépend beaucoup des tempéraments : telle personne gèlera dans un bain dans lequel une autre personne se trouvera cuite.

De même, après une grande courbature ou quand il s'agit de calmer une grande irritation nerveuse ou autre cause d'excitation, on peut rester trois quart d'heure et une heure dans le bain.

Ce qui est absolument certain, c'est que, quels que soient les cosmétiques, les fards, les poudres, les eaux de toilette que l'on emploie, la première condition de la beauté de la femme est une exquise propreté.

L'eau tiède gonfle l'épiderme, le ramollit, la peau devient douce, elle se dégage d'elle-même des scories, des corps étrangers qui s'y trouvent.

Ainsi qu'on pourra le voir dans le chapitre traitant de la peau, celle-ci est une sorte d'éponge qui reçoit et emmagasine tout ce qui peut y pénétrer. Or, l'eau tiède a simplement pour but de la ramollir, elle ne se dégage seule que dans un grand bain après un certain temps. C'est pour cela que le savon est indispensable pour les soins de propreté journaliers. La peau est généralement grasse et l'eau seule ne peut suffire à la nettoyer.

Beaucoup de personnes hésitent à se servir de savon pour leur toilette ; elles ont grand tort, c'est le seul moyen de se laver convenablement. Autant que possible, il est préférable de se servir de savon blanc. Tous les savons contiennent des alcalins qui sont mauvais pour la peau, les savons de couleur contiennent en plus certaines substances qui pourraient être dangereuses.

Il est tout indiqué qu'il est très important de ne pas laisser séjourner le savon sur la peau, il faut en enlever jusqu'aux moindres vestiges, surtout sur le visage qu'il faut rincer dans plusieurs cuvettes d'eau, si une seule ne suffit pas. En un mot, tant que l'eau conserve du savon c'est qu'il en reste encore sur la peau. Combien de fois ai-je vu des nourrices et des bonnes d'enfants débarbouiller de malheureux bébés avec un coin de serviette ou une éponge pleine de savon et les essuyer tranquillement, sans se douter une seconde qu'elles leur préparaient des maladies de peau pour l'avenir, sans préjudice des dartres farineuses qui s'empressaient de paraître dès les premiers jours d'hiver.

Conclusion : Il est aussi mauvais de ne pas se servir de savon que de le laisser séjourner sur la figure.

J'ai connu des personnes qui se débarbouillaient avec du beurre, d'autres qui n'admettaient que le cold-cream, d'autres la pommade camphrée, d'autres enfin la pommade de concombre. Je ne parle pas même du saindou, du beurre, de la graisse de veau, de la panne et autres choses étranges, car j'en pourrais citer très long. Le moindre des inconvénients de ces différents systèmes est de rendre la peau rouge, huileuse, et de boucher complètement les pores par lesquels l'air doit y pénétrer.

Une des questions qui m'ont été le plus souvent adressées est de savoir s'il est préférable de se servir d'eau froide ou d'eau tiède pour sa toilette. J'ai toujours répondu que l'eau tiède est infiniment préférable.

En général, il faut éviter tout ce qui peut troubler les fonctions des organes, ce qui arrive quand on se plonge entièrement ou par parties dans l'eau froide ; de plus, l'eau froide a le défaut de ne pas provoquer les sécrétions de la peau.

Il ne faut donc jamais se servir d'eau froide ; j'entends par eau froide celle qui est au-dessous de la température normale, sans avoir préalablement consulté son médecin.

Ainsi le tub, dont je préconise l'emploi au commencement de ce chapitre, est ordinairement accompagné d'un appareil qui se suspend au plafond au moyen d'une soupape qu'on fait mouvoir soi-même à l'aide d'une ficelle ; on se déverse à volonté sur le corps une certaine quantité d'eau, soit sous la forme de douches, soit sous celle de pluie. Pour ne pas être très malade à la suite de ce traitement à l'eau froide, il faut provoquer sans perdre de temps une réaction violente à l'aide de la marche ou d'une friction assez forte pour produire la transpiration.

L'eau froide était tellement à la mode il y a quelques années que la plupart des femmes faisaient de l'hydrothérapie et en faisaient faire à leurs enfants sans même consulter leur docteur. Ces médications imprudentes sont extrêmement dangereuses et, même ordonnées par le docteur, il est encore mille fois préférable de suivre un traitement de ce genre dans les établissements spéciaux plutôt que de l'exécuter chez soi à demi, dans des conditions qui peuvent être nuisibles pour la santé.

J'en dirai autant des bains de mer, auxquels femmes et enfants se rendent sans savoir si ces bains leur seront salutaires ; il est bon, de même que pour les eaux, de toujours consulter son docteur ; non les docteurs attachés aux établissements, mais le médecin de la famille qui connaît votre tempérament de longue date et qui n'a aucun intérêt à vous conseiller ceci plutôt que cela.

Pour en terminer avec l'eau froide, j'ajouterai, et cela d'après l'avis des médecins, que l'eau froide et l'hydrothérapie en général est tout ce qu'il y a de plus mauvais pour la peau. Or, comme ceci est dédié aux femmes qui tiennent à leur beauté, je ne puis que leur recommander de s'en abstenir.

Revenons aux soins de propreté. Il ne suffit pas de bien se laver le matin pour débarrasser la peau des cérosités qui s'y sont déposées pendant la nuit ; il faut en faire autant le soir d'une façon plus sommaire, c'est-à-dire que le lavage dans le tub n'est pas nécessaire ; il suffit de se débarbouiller à l'eau tiède et au savon dans une grande cuvette, avec une éponge un peu rude, et de bien se rincer le visage, ainsi que nous l'avons indiqué. On rend de cette façon l'élasticité à la peau qui, toute la journée, a été exposée à la poussière et dont les plis se trouvent marqués par les différents jeux de physiologie.

Il est également indispensable, comme on le verra dans les autres chapitres, de se laver les mains et les dents et de se frictionner légèrement les pieds à l'aide d'une serviette humide.

Il est extrêmement important que la peau soit très sèche, c'est dire qu'il faut toujours se servir de serviettes bien sèches ; l'humidité est nuisible pour l'épiderme.

C'est surtout en revenant du bal, du théâtre, d'une promenade en voiture découverte et en descendant de chemin de fer qu'il ne faut pas manquer de se laver. Se mettre au lit avec la poussière d'un bal sur le visage, sans parler de la poudre de riz, blanc et autres choses que la plupart des femmes se mettent sur la peau, est une des choses les plus mauvaises qu'on puisse faire au point de vue de la beauté. Dans ce cas, il faut laver non seulement la figure, mais les bras, les épaules, qui se sont trouvés exposés à l'air.

Il est excellent dans ces occasions, ou quand on s'est trouvé à la grande poussière, de jeter dans l'eau du tub ou de la cuvette quelques gouttes d'ammoniaque commun. Le savon se dissout mieux et l'ammoniaque nettoie complètement la peau et la débarrasse de tous les corps étrangers.

Je connais des femmes d'une grande élégance et aussi coquettes qu'élégantes qui ajoutent tous les matins quelques gouttes d'ammoniaque à l'eau dont elles se servent pour se savonner. Cela dépend, bien entendu, de la nature de la peau ; il ne faut jamais rien employer sans savoir si cela convient à votre épiderme.

Nous donnons ici quelques formules de bains adoucissants et astringents les plus usités pour conserver ou rendre à la peau son élasticité et sa douceur. Nous ne nous occupons que des grands bains.

BAINS ADOUCISSANTS ET RAFRAICHISSANTS

Bains de son

Faire bouillir 8 livres de son dans un gallon d'eau, le passer et l'ajouter au bain. Cette façon de procéder est préférable à celle qui consiste à introduire le son dans un sac, pour le placer ensuite au fond de la baignoire.

Bains d'amidon

Jetez dans le bain 4 livres d'amidon que vous laissez fondre.

Bains de graine de lin

Faites bouillir 4 livres de graines de lin dans un gallon d'eau et jetez-la dans le bain.

Bains de gélatine

Faire fondre environs 1 livre de colle de Flandre dans de l'eau chaude et l'ajouter au bain.

Bain de lait

Mélanger au bain ordinaire 2 gallons de lait d'ânesse.

Bains au benjoin

Ajouter au bain ordinaire un flacon de benjoin.

Bains au lait d'amandes

Ajouter au bain ordinaire une chopine de lait d'amandes ou une demi-livre de pâte d'amandes.

Bains fortifiants et astringents

Un excellent moyen de rendre le bain astringent et adoucissant est simplement de couper deux ou trois citrons en tranches et de les y jeter.

Bains aromatiques astringents

Faire bouillir :	
Romarin	10 onces.
Lavande	8 —
Thym	6 —
Clous de girofle	½ —
Eau de fontaine	1 gallons.
Mélanger cette décoction au bain.	

Bains alcalins

Ajouter au bain ½ livre de carbonate de soude.

Bains de plantain

Faire bouillir du plantain et du romarin et mélanger la décoction au bain. Ajouter un flacon d'eau de Cologne.

Bains sulfureux

Ajouter au bain 4 onces de sulfure de potassium. Les personnes dont la peau est sensible, feront bien d'ajouter ½ livre de gélatine.

Les bains sulfureux sont un des meilleurs remèdes contre les maladies de peau.

SI VOUS VOULEZ

*Vous tenir au courant de ce qui se passe autour
de vous, LISEZ*

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement, en dehors de Montréal, seulement
\$2.00 par année. Strictement payable d'avance.

Edition Hebdomadaire de 8 grandes pages, \$1.00
par année.

*SI VOUS VOULEZ avoir ce que vous désirez, ou disposer
de quelque chose*

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les jour-
naux français au Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUIN

15,545 PAR JOUR

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE, 69 rue St. Jacques
MONTREAL.**

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct
du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et
les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide
Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour dés-
infecter les petits appartements.

LE SIROP DE CHLORAL INALTERABLE DE GRAY.

LE SIROP D'IODURE DE QUININE DE GRAY.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 Rue St. Laurent, Montreal

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie
depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le
1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu
plus bas que mon établissement actuel.

— ALLEZ CHEZ —

NORMAN W. McLAREN

57 RUE DU COLLEGE

— POUR LES —

LETTRES BLANCHES ÉMAILLÉES ———— X

ET POUR ————

o X ———— Lettres en Papier à l'Épreuve de l'Eau.

RESERVANT POUR VITRINES ET ENSEIGNES. ————

—LE GRAND— PANORAMA DE JERUSALEM ET LE CRUCIFIEMENT

Représentant de grandeur naturelle les montagnes de SION, des OLIVIERES
et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les
caravanes en chemins pour la VILLE SAINTE. Les
ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. URBAIN.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30
p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

VIENT DE PARAITRE.

La Vérité sur la Question Métisse

RÉCIT DE GABRIEL DUMONT

LES EVENEMENTS DE 1885 AU NORD-OUEST

PRIX:

\$1.00	le volume Broché, pour le Canada
1.25	" " pour les Etats-Unis
1.40	" Cartonné, pour le Canada
1.60	" " pour les Etats-Unis

Moins les Frais de Poste.

Pour détails s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE.

69 RUE ST-JACQUES,

MONTREAL.

Nouvelle Imprimerie

Nous venons de terminer l'installation d'une magnifique imprimerie où nous exécuterons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

*Circulaires, Livres, Brochures, Pamphlets, Affiches,
Cartes de Visite, Cartes d'Affaires, Pancartes,
Entêtes de Compte, Programmes, Annonces d'Encre,
Étiquettes, Blancs de toutes sortes, etc., etc.*

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc.

Commandes promptement exécutées. Caractères de luxe. A meilleur marché que partout ailleurs.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 Rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la Rue Claude

MONTREAL

N. B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 RUE ST-JACQUES.